

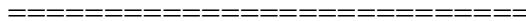
A. LANGLOIS

# HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



*TOME PREMIER*  
(HARIVANSAPARVAN)

## 8ème Thème - Lectures 108 à 117

Crichna mis en danger : invasion de Câlayavana\* ; émigration de Crichna et de son peuple, construction de Dwâravatî ; mort de Câlayavana ; enlèvement de Roukminî.

### CENT-HUITIÈME LECTURE.

#### PROPOSITION DE SALWA.

Vêsampâyana dit :

Après le départ du fils de Vasoudéva, tous ces rois, brillants de parures et pareils au monarque des Souras, s'assemblèrent en conseil pour prendre une dernière détermination, pressés qu'ils étaient de se mettre en route. Quand ces princes, resplendissants comme le soleil et la lune, furent réunis et assis sur leurs trônes, Bhîchmaca, toujours dirigé dans ses discours par une sage politique, se contenta de leur dire : « Princes, vous le voyez, il faut renoncer à cette cérémonie de l'élection qui ne peut vous amener que des malheurs. Vous excuserez dans un vieillard l'impolitesse de vous avoir convoqués sans résultat ».

Il dit, et, en leur rendant les honneurs accoutumés, il prit congé de tous les rois des régions du centre, de l'est, de l'ouest et du septentrion. Ces héros le saluèrent respectueusement et partirent avec joie. Mais Djarâsandha, Sounîtha, le vaillant Dantavakra, Sâlwa, souverain de Sôbha, le noble Mahâcôurmma, d'autres princes de noble race, tels que Cratha et Késica, le râdjarchi Vênoudâri, le monarque de Câsmîrâ, et avec eux beaucoup de rois des provinces méridionales, voulurent avoir avec Bhîchmaca une conférence secrète. Celui-ci, considérant avec affection ces maîtres de la terre assemblés autour de lui, d'une voix douce et grave leur tint un discours où brillaient sa prudence, sa bonté et la connaissance profonde qu'il avait des trois facultés<sup>1</sup>, et des six qualités<sup>2</sup> royales. Il finit par leur dire : Puis montrant son fils, il ajouta : "Les desseins de mon fils m'ont pénétré d'une vive terreur. Les autres hommes ne sont que des enfants devant ce héros, maître du monde, à qui appartiennent l'honneur et la victoire. La puissance de son bras est maintenant établie sur la terre. Heureuse, mille fois heureuse Dévakî, qui a porté dans son sein ce Késava, la merveille des trois mondes, et qui fixe des regards remplis d'une douce tendresse sur son

---

\* NdT : pour une éventuelle identification de Câlayavana avec Alexandre le Grand, voir <http://www.utqueant.org>, Vincent G. « L'ombre d'Alexandre le Grand dans le Mahâbhârata ou les manières d'enregistrer une expédition guerrière »

<sup>1</sup> C'est le *trivarga* dont nous avons parlé, lect. LXXVIII, not. 5.

<sup>2</sup> Voyez lect. LI, not. 1.

visage brillant comme la coupe du lotus noir, sur ce visage fortuné que révèrent les immortels !”

Ainsi parlait Bhîchmaca dans le conseil des rois. L'illustre Sâlwa répondit d'un ton grave : « Roi, c'est assez de reproches adressés à votre fils : il s'est conduit en véritable Kchatriya, dont le devoir éternel est de vaincre ou de supporter la défaite, et de poursuivre toujours la perte de son ennemi. Telle est la règle imposée aux mortels. Après Bala et Késava, quel est le guerrier qui veuille se comparer à votre fils ? Qui oserait lui disputer le prix de la force ? Seul, sur le champ de bataille, au milieu de tous ces chars opposés l'un à l'autre, il est capable, l'arc tendu, de terrasser ses ennemis. Qui pourrait soutenir le poids de son bras terrible quand il laisse tomber l'arme redoutable du petit-fils de Bhrigou, dont les dieux eux-mêmes craindraient d'affronter les coups ? Je conviens que Crichna est un héros formidable, qu'immortel de sa nature il n'a ni commencement ni fin, et que dans les trois mondes Siva lui-même ne saurait le vaincre. Aussi votre fils, habile dans la science des livres divins, renonce à combattre Késava qu'il reconnaît pour un dieu puissant ; mais il existe un prince Yavana qui a déjà prouvé son bonheur dans les combats, et dont la destinée est de ne point succomber sous la main de Crichna : ce prince est Câlayavana. Un saint Mouni, après avoir vécu pendant douze ans dans la continence et la mortification, obtint pour fruit de ses pénitences extraordinaires la faveur de Roudra. Il demanda à ce dieu d'avoir un fils qui ne pût être tué par les héros de Mathourâ. Son vœu fut exaucé ; et par un don particulier de Siva, de Gârgya (c'est le nom de ce Mouni) naquit un fils, qui précisément est aujourd'hui ce prince Yavana, que sa destinée met à l'abri des coups des habitants de Mathourâ. Par sa naissance le puissant Crichna se trouve compris dans cet arrêt d'un dieu, et Câlayavana, s'il vient à Mathourâ, est sûr de le vaincre. Examinez, ô princes, l'idée que je viens de vous soumettre, et, si elle vous convient, envoyez un ambassadeur auprès du roi des Yavanas ».

Toute l'assemblée applaudit au discours du roi de Sôbha, et se montra disposée à suivre son conseil. Le grand Djarâsandha, témoin de leur empressement, se sentit troublé, et se rappela l'oracle de Brahmâ<sup>3</sup>. Il leur dit :

« Naguère des princes, pressés par la crainte que leur inspirait un autre prince, sont venus réclamer mon secours, et leur trône qu'ils craignaient de perdre, par mes conseils ils le possèdent encore, avec leurs serviteurs, leur armée et leurs chars de bataille. Aujourd'hui ces mêmes princes veulent une autre protection que la mienne, et font comme ces maîtresses infidèles que l'attrait du plaisir entraîne à de nouvelles amours. Hélas ! la destinée est plus forte que nous, et nul ne peut la maîtriser. Cependant si Crichna me contraint à augmenter mes forces, n'est-ce pas avouer ma faiblesse que d'implorer le secours d'un étranger ? La mort vaut mieux que cette humiliation ; rois, je n'ai besoin de la protection de personne. Quel que soit celui qui doit me donner la mort que m'annonce Brahmâ, Crichna, Baladéva ou un autre, je saurai le combattre avec courage ; telle est ma résolution, tel est aussi le devoir d'un guerrier. Ainsi je ne me sens pas en état de négocier cet appel à des armes étrangères. Toutefois je ne veux pas être un obstacle à ce que vous regardez comme une mesure salutaire. J'enverrai un ambassadeur qui portera au prince des Yavanas la requête des rois. Mais qu'il se hâte, la route des airs lui est ouverte<sup>4</sup> : Crichna peut nous prévenir, et nous devons à chaque instant nous attendre à le voir arriver. Que l'illustre prince de Sôbha, brillant comme les feux du soleil et de la lune, monte sur son char dont l'éclat est égal à celui de l'astre des jours ; qu'il se rende à la

---

<sup>3</sup> Ces mots font sans doute allusion à la prédiction rapportée plus haut dans les lect. XCII et XCIX, et plus bas, lect. CIX.

<sup>4</sup> Nous avons déjà vu que les poètes supposent que les chars de leurs héros fendent les airs et sont portés sur l'aile des vents.

capitale du roi des Yavanas ; qu'il invite ce prince à se liguer avec nous dans la lutte que nous soutenons contre Crichna, et que notre envoyé soit auprès de lui notre heureux interprète ». Puis s'adressant au roi de Sôbha lui-même : « Allez, prince, négocier un traité d'alliance au nom de tous les rois: obtenez du souverain des Yavanas qu'il vienne triompher de Crichna. Puisse notre politique nous donner le succès et le bonheur! ».

Ainsi parla Djarâsandha aux princes assemblés : il salua ensuite Bhîchmaca, et partit pour sa capitale avec toute son armée. Cependant le vaillant Sâlwa, après avoir aussi offert ses hommages aux rois, s'élança sur un char qui, rapide comme le vent, l'emporta dans les plaines de l'air. Tous les monarques des provinces méridionales, imitant Djarâsandha, prirent le chemin de leurs états. Bhîchmaca resta avec son fils ; et tous deux, honteux de l'issue de cette affaire, rentrèrent dans leur palais, ne pouvant s'empêcher de penser à Crichna avec inquiétude. La princesse Roukminî, apprenant que l'élection qu'elle devait faire d'un époux serait, à cause de l'arrivée de Crichna, devenue pour les rois une source de malheurs, s'écria en rougissant au milieu de ses compagnes : « je ne puis supporter l'idée d'être l'épouse des autres rois. Crichna à l'oeil de lotus est celui que je préfère: tel est le secret de mon coeur ».

## CENT-NEUVIÈME LECTURE.

### AMBASSADE DE SALWA PRÈS DE CÂLAYAVANA.

Vêsampâyana dit :

Or, ce Câlayavana dont nous venons de parler était le roi le plus puissant parmi les Yavanas. Par sa justice il faisait le bonheur de ses sujets<sup>1</sup> ; sage, habile dans la connaissance des trois facultés, et possesseur des six qualités royales<sup>2</sup>, il était l'ennemi du vice et trouvait son plaisir dans la vertu ; instruit dans les saintes écritures, pieux, aimant la vérité, il avait dompté tous ses sens ; savant dans l'art des combats et des sièges, c'était un héros incomparable, s'entourant de conseillers prudents.

Il était un jour assis au milieu de ses courtisans ; de pieux brahmanes honoraient cette aimable réunion de leur présence, et chacun racontait à son tour une histoire dont le sujet était tout divin. En ce moment un vent frais et embaumé rafraîchissait les airs ; soudain tous les regards se dirigent vers un point qui semble attirer leur attention : le roi lui-même porte ses yeux du même côté, et aperçoit un char magnifique, brillant comme le soleil, porté sur des roues d'or, étincelant de pierres précieuses, surmonté d'un étendard merveilleux, traîné par des chevaux aussi rapides que la pensée, tout éblouissant d'un or pur, représentant par son éclat la splendeur de l'astre du jour et de celui de la nuit. Ouvrage admirable de Viswacarman, ce char était recouvert de peaux de tigre, et fait pour porter la terreur dans l'âme des ennemis et la joie au coeur des amis. Il venait du côté du midi, et bientôt le roi des Yavanas distingue que celui qu'il amène est le vaillant prince de Sôbha. Aussitôt, transporté de joie, il commande à l'un de ses officiers de faire préparer les présents de l'argha et l'eau pour le bain de pieds. Lui-même il se lève de son siège royal, prend le vase de l'argha, et va se placer à la descente du char. Sâlwa a vu de loin avec un plaisir extrême le mouvement du roi qui s'avançait vers lui, aussi resplendissant qu'Indra. L'espoir est déjà dans son coeur : il descend de son char, et se présente avec empressement, heureux de trouver un ami. En voyant les présents de l'argha qu'on élève

---

<sup>1</sup> On dit que Câlayavana régnait sur le Câmbhodja, pays situé dans le nord-ouest de l'Inde, et qui est l'Arachosie des anciens. Sa capitale était la ville appelée aujourd'hui Gazni. Voyez lect. XXXV.

<sup>2</sup> Voyez les notes 1 et 2 de la lect. précéd.

vers lui, Sâlwa s'écrie : « Arrêtez, prince ; avant de m'offrir ces présents, sachez que je ne viens pas seulement comme ami, mais comme envoyé des rois ligués avec le sage Djarâsandha. Je ne sais pas encore si je dois accepter les honneurs que vous n'accordez peut-être qu'à ma seule qualité de souverain ».

Câlayavana répondit : « Noble et prudent héros, comme ambassadeur envoyé vers moi par le prince de Magadha au nom des rois, tu mérites particulièrement d'être honoré : c'est à ce titre que je t'offre suivant l'usage l'argha, le bain de pieds et un siège. En t'honorant, je prétends honorer tous les rois. Prends place sur ce magnifique divan ». Les deux princes se serrent la main<sup>3</sup>, s'adressent les souhaits ordinaires de l'amitié<sup>4</sup>, et vont s'asseoir ensemble sur le même siège. Câlayavana reprend : « Celui qui t'envoie vers nous est un prince qui est pour les autres rois ce qu'Indra est pour les dieux : on a recours à la force de son bras au moment du danger. Quel est l'obstacle qui peut résister à ses efforts ? Explique-toi : que demande-t-il de moi ? Je promets de me rendre à ses désirs, quelque difficulté que je puisse rencontrer ».

Sâlwa répondit : « Puissant monarque, c'est le roi de Magadha lui-même qui vous parle par ma bouche, et vous raconte le dernier combat que nous avons soutenu. Vous savez qu'il est né un guerrier redoutable, et jusqu'à présent invincible : on l'appelle Crichna. Connaissant ses mauvaises intentions, Djarâsandha s'est levé pour l'abattre, et avec un grand nombre de princes, suivis de leur armée et de leurs chars de bataille, il est venu l'assiéger sur la grande montagne de Gomanta. D'après l'avis du roi de Tchédi, pour détruire ce Crichna et son frère Balarâma, il fit mettre le feu à la montagne. A la vue de l'incendie qui roule vers lui ses tourbillons enflammés, et qui brille comme celui qui doit consumer le monde à la fin des âges, Râma, distingué par le palmier qui décore son étendard, s'élança de la crête du Gomanta, et tombe au milieu de cette vaste armée, pareille à une mer agitée. De loin, avec son soc qu'il lançait et ramenait à lui, et qui dans nos rangs se glissait de même qu'un serpent, il moissonnait les hommes, les chevaux, les chars, les éléphants ; de près, avec sa masse, il les assommait, renversant les éléphants les uns sur les autres, le char sur son conducteur, le cheval sur le cavalier, le fantassin sur le fantassin. Au milieu de cette foule de rois qui brillaient comme des soleils, il apparaissait lui-même çà et là tel que le soleil brûlant de l'été. Suivant de près son frère, Crichna, armé de son tchakra aussi étincelant que l'astre du jour, et de sa massue de fer, terrible instrument de mort, fait trembler sous ses pas la montagne ébranlée : le héros des Yâdavas tombe sur l'armée de ses ennemis comme l'aérolithe que lance le nuage, et qui, poussé par la tempête, pénètre dans la terre dont il brûle les sillons. Tel, Djanârddana descend du haut de la montagne enflammée. De son tchakra il envoie la mort au loin, de sa massue il la donne de près : et sous ses coups, les hommes, les éléphants, les chevaux sont réduits en poussière. Toute cette armée, que commandaient tant de princes illustres, est emportée par le vent de la colère des deux héros, ou brûlée par les feux du soc et du tchakra : en un moment cette masse d'hommes, d'éléphants, de chevaux, de chars, de fantassins, où brillaient mille étendards, est anéantie par deux simples guerriers.

A la vue de son armée en déroute et tremblante devant les feux qu'allume le tchakra, Djarâsandha lui-même s'avance pour combattre, environné d'une foule innombrable de chars. Le frère de Crichna, héros vigoureux et formidable, vient au-devant de lui, brandissant sa massue, et agitant son effroyable soc. Semblable à un lion furieux, doué

---

<sup>3</sup> हस्तालिङ्गनक, *hastâlinganaca*.

<sup>4</sup> Ils s'adressent le mot कुशलं, *cousalam*.

d'une force capable de détruire douze armées<sup>5</sup>, il lance le soc Sônanda, il frappe de sa massue qui tombe sur Djarâsandha avec l'impétuosité de la foudre ; et en le voyant dans l'attitude<sup>6</sup> guerrière qu'il prend devant son ennemi, on dirait que c'est Cârtikéya qui combat Crôntcha. Il jette sur son rival de longs regards, comme s'il voulait le brûler de ses yeux. Quel mortel, s'il n'a pas renoncé à la vie, peut oser combattre ce Baladéva après avoir vu sa forme terrible ? Élevant sa massue qui ressemble au sceptre de Câla<sup>7</sup>, et jaloux de soutenir l'honneur de sa race, il allait frapper Djarâsandha. En ce moment, du sein d'un nuage une voix se fait entendre : c'est le maître du monde, c'est Brahmâ, qui, invisible, adresse ces mots à Râma : Ce n'est pas sous la force de ton bras que doit succomber ce héros ; un autre aura cette gloire, suspends tes coups, ô guerrier qui portes le soc. A ces paroles, Djarâsandha lui-même s'arrête, et demeure pensif : l'oracle de Brahmâ semble l'avoir privé de tout sentiment.

Prince, voici maintenant le projet que les rois m'ont chargé de te communiquer, et pour l'exécution duquel ils comptent sur toi. Ils savent que le grand Mouni Gârgya s'est soumis à une pénitence rigoureuse pendant douze ans, que, couché sur le sol hérissé de pointes de fer, et arrivé à un tel degré de perfection qu'il voyait ses pas adorés par les dieux et les Asouras, et pouvait en toute assurance exprimer le vœu que sa bouche aurait formé, il a demandé et obtenu de Siva un fils dont la destinée est de ne point périr sous les coups des héros de Mathourâ. Ce fils, c'est toi-même ; et par la vertu des mortifications du saint Mouni, par l'effet du privilège que lui a donné le dieu qui porta la lune sur son front<sup>8</sup>, tu vaincras Djanârddana, qui va disparaître devant toi comme la neige se fond aux rayons du soleil. Appelé par la confiance des rois, ô prince, lève-toi, et viens triompher de Késava. Pénètre avec ton armée sur le territoire de Mathourâ, immole Crichna et immortalise ton nom. Ce fils de Vasoudéva et son frère Baladéva sont de Mathourâ, et compris dans l'oracle qui condamne leurs concitoyens. Va, la victoire t'attend dans cette ville. Telle est la proposition que m'a chargé de te soumettre, dans l'intérêt des rois, le grand Djarâsandha. Prince, examine-la de concert avec tes conseillers, et adopte le parti que doit te suggérer ta sagesse ».

## CENT-DIXIÈME LECTURE.

### DÉPART DE CÂLAYAVANA.

Vêsampâyana dit :

Ainsi parla Sâlwa au nom des rois. Le monarque des Yavanas lui répondit avec empressement : « Je suis heureux de la confiance que l'on me témoigne : je regarde cette proposition comme une faveur, et ma vie ne sera point perdue sans fruit, puisque des rois m'appellent pour arrêter Crichna. C'est un héros, dit-on, que personne, dans les trois mondes, ni parmi les dieux, ni parmi les Asouras, ne saurait abattre. Cependant si

---

<sup>5</sup> Le mot qui signifie *armée* en cet endroit est अक्षौहिनी, *akshôhinî*. Cette espèce d'armée se composait de 109.350 fantassins, de 65.610 cavaliers, de 21.870 chars, et d'un nombre égal d'éléphants. On donnait aux divisions le nom de *tchamoû*.

<sup>6</sup> Cette attitude porte le nom particulier विशाख, *visâkha*, ou वैशाखं स्थानम्, *vêsâkham sthânam*. On a vu, lect. III, not. 25, que *Vêsâkha* était un des noms du dieu de la guerre.

<sup>7</sup> Dieu de la mort.

<sup>8</sup> Le dieu de la lune, banni du ciel, rentra dans l'assemblée des dieux par la faveur de Siva, qui l'avait placé sur son front.

l'honneur de ce triomphe m'est réservé, je veux en partager le fruit avec les princes généreux qui m'appellent. Leur voix est comme une rosée qui va pour moi féconder la victoire. Oui, j'exécuterai leurs intentions : le sort du vaincu, dans une si belle cause, serait presque aussi glorieux que celui du vainqueur. Le jour de la lune et la constellation<sup>1</sup>, l'heure et le demi-jour<sup>2</sup> nous sont favorables. O roi, je pars pour Mathourâ, je vais vaincre Késava ».

Après avoir adressé ce discours au vaillant prince de Sôbha, il lui fit le présent accoutumé consistant en parures et en pierres précieuses<sup>3</sup>. Il donna aussi aux Brahmanes et au prêtre de sa maison<sup>4</sup> de riches cadeaux, en les priant d'attirer sur ses armes les bénédictions du ciel. Il offrit un sacrifice au feu, et après avoir pris toutes les mesures qui pouvaient contribuer à son succès, il partit avec l'espoir de triompher de Djanârddana. O fils de Bharata, Sâlwa, heureux d'avoir réussi dans sa négociation, embrassa le roi des Yavanas, et retourna dans sa capitale.

## CENT-ONZIÈME LECTURE.

### TRIOMPHE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Quand le héros, dont la force était comparable à celle d'Indra, partit pour la ville de Vidarbhâ, pour quelle raison emmena-t-il Garouda ? Que fit ce puissant fils de Vinatâ ? car le dieu ne l'avait pas pris pour monture. Voilà une circonstance, ô grand et pieux brahmane, sur laquelle je voudrais bien être éclairé.

Vêsampâyana répondit :

Écoute, ô roi, l'oeuvre plus qu'humaine que fit Garouda. Crichna était sorti avec lui de la ville de Vidarbhâ ; avant d'arriver à Mathourâ, le sage compagnon du vainqueur de Madhou pensait aux dernières paroles que ce dieu des dieux avait prononcées en présence des rois : Garouda, qui prévoyait l'arrivée de Câlayavana, songeait à laisser Crichna seul continuer son voyage, pour exécuter lui-même une importante mission. Il salua le dieu avec respect, et lui dit :

« Seigneur, je vais me diriger vers Cousasthalî, l'ancienne capitale de Rêvata<sup>1</sup> ; je visiterai le mont Rêvata, et ses bois charmants, pareils au Nandana céleste. J'examinerai en détail ce pays délicieux, abandonné aux Râkchasas, protégé par des montagnes et par les flots de l'Océan, couvert d'arbres et de plantes, paré de mille fleurs, peuplé d'éléphants, de

---

<sup>1</sup> तिथिनक्षत्रम्, *tithinakchatram*.

<sup>2</sup> मुहूर्तकरणं, *mouhourttacaranam*. M. Wilson écrit कारणं, *câranam* : malgré l'absence de l'a long dans la première syllabe, j'ai pensé que je devais entendre par ce mot cette division astronomique, qui correspond à la moitié d'un *tithi*, ou *jour lunaire*. Voyez Rech. asiat. t. IX, pag. 367. Un passage du *Moudrâ-Râkchasa*, act. 4, montre l'importance que l'on attachait à ces diverses circonstances de temps

<sup>3</sup> Ces usages antiques subsistent toujours dans l'Inde, Comme dans ces temps anciens, les princes modernes donnent à ceux qu'ils veulent honorer des étoffes, des bijoux, de l'argent. Tels furent les présents que le jeune naturaliste Jacquemont, enlevé malheureusement à la science, reçut du roi de Lahore, à son audience de congé. Il dit dans une de ses lettres du 18 mars 1831, que le prince lui donna le *khélat*, ou habit d'honneur, consistant en quatre cachemires, et sept pièces d'étoffe de soie ou de mousseline, une parure en pierres mal taillées, et une bourse de 1.100 roupies.

<sup>4</sup> On appelait ce prêtre *pourohita* : il dirigeait tous les sacrifices qui avaient lieu dans la famille.

<sup>1</sup> Cousasthalî est le nom d'une province et celui d'une ville. Voyez lect. X.

serpents, d'ours, de singes, de sangliers, de buffles, et de tant d'autres animaux sauvages. Après avoir reconnu quel peut être l'endroit le plus convenable pour un établissement, après avoir choisi un site agréable et avantageux pour une ville, je reviendrai vers toi pour te délivrer du soin qui va t'inquiéter ».

Ainsi parla au maître des dieux le puissant roi des oiseaux ; il le salua ensuite, et partit du côté de l'occident. Crichna continua sa route avec les Yâdavas, et arriva à Mathourâ : Ougraséna et tous les habitants vinrent au-devant de lui avec les transports de la joie la plus éclatante.

Djanamédjaya reprit :

Ougraséna devait savoir que Crichna avait été sacré roi par une assemblée de princes ; que fit en cette circonstance ce monarque généreux et magnanime ?

Vêsampâyana dit :

En effet, il avait appris le sacre de Crichna, et le discours tenu, au nom d'Indra, par Tchitrângada, envoyé de paix et de conciliation : il avait su que la munificence du nouveau souverain avait donné pour les rois cent millions de bhâgas<sup>2</sup>, ce qui faisait cent mille pour chacun ; qu'il en avait distribué dix à tous les simples citoyens ; qu'aucun de ceux qui s'étaient présentés n'était retourné chez lui les mains vides ; que sous la figure d'un Yâdava Sankha<sup>3</sup> donnait tout ce qui venait à la pensée de Crichna : tel avait été l'ordre de Couvéra partageant l'ivresse des autres dieux. A ces nouvelles que lui avait rapportées un

---

<sup>2</sup> Ce mot m'a embarrassé : il signifie *portion, fraction*, et comme il était seul dans la phrase, je ne savais à quelle unité il fallait le faire rapporter. Plus loin j'ai trouvé que ce devait être une fraction du *dînâra*, दीनारिक भाग, *dînârica bhâga*. M. Wilson, dans son dictionnaire, nous apprend que le *bhâga* équivaut à une demi-roupie. Mais la difficulté est d'établir son rapport avec le *dînâra*, qui semble avoir varié de valeur. En réunissant les différents documents que peuvent offrir les lois de Manou, lect. VIII, sl. 134 et 135, et les diverses explications que donne M. Wilson en son dictionnaire, aux mots *dînâra*, *souvarna*, *carcha*, *mâcha*, *pala* et *ractica*, on arrive à des évaluations tellement confuses ou contradictoires, qu'il faut désespérer d'obtenir un résultat pleinement satisfaisant. Le *souvarna* est la monnaie d'or que l'on cite le plus communément, et que M. Wilson estime à 8 roupies d'argent : c'est aussi un poids d'or, qui varie de 105 grains Troy à 227 (voyez la traduction du *Mritchchacati*, pag. 50). Dans son dictionnaire le même M. Wilson dit qu'un *souvarna* vaut 176 grains Troy, et qu'un petit *carcha* en vaut 180 ; il ajoute qu'un *carcha* est égal à 16 mâchas. Les lois de Manou portent que 16 *mâchas* forment un *souvarna*. Il résulte donc que le *souvarna* et le *carcha* ont à peu près le même poids, c'est-à-dire 11 gr. 659 millig., ce qui représente en or une valeur de 40 fr. Or 8 roupies ne valent pas 20 fr. : différence énorme entre le poids et la monnaie, qui me fait penser que, le mot *souvarna* signifiant *pièce* ou *poids d'or* en général, il y a des *souvarnas* simples et des *souvarnas* doubles. Dans son essai sur le Cachemire, XV<sup>e</sup> vol. des Recherches asiatiques, pag. 37, M. Wilson dit que le *dînâra* pesait 32 rettis, ou 40 grains, et valait, suivant Ferishta, 2 roupies : ce qui ne peut s'entendre que d'un *dînâra* d'argent. Car, dans son dictionnaire, au mot *dînâra*, le même savant nous apprend qu'un *dînâra* vaut deux *carchas* ; nous venons de voir que c'est la même chose que deux *souvarnas*. Mais il ajoute ensuite qu'on donne encore au *dînâra* l'évaluation d'un petit *pala* de 32 rettis, ou d'un grand *pala* qui représente 108 *souvarnas*. Un *pala* qui vaudrait 32 rettis ne serait par un demi-*souvarna*, autrement un *souvarna* simple, d'à peu près 15 fr. (ce petit *pala* est peut-être d'argent). D'un autre côté, au mot *pala*, il est dit qu'un *pala* vaut 4 *carchas*, de la même manière que les lois de Manou nous enseignent que quatre *souvarnas* font un *pala*. De tous ces éléments incertains il est impossible de tirer une conclusion bien rigoureuse. Mais enfin, prenons l'évaluation moyenne du *dînâra*, et admettons qu'il ne contient que deux *carchas* ou *souvarnas* simples, et que ce *souvarna*, ainsi que le dit M. Wilson, vaut 8 roupies ; le *dînâra* en vaudra 16, et le *bhâga*, qui en est une fraction, étant estimé par M. Wilson à une demi-roupie, doit être le 1/32<sup>e</sup> d'un *dînâra*, valant par approximation 1 fr. 20 c. Nous supposons qu'il est ici question de la roupie d'argent, car il y a aussi la roupie d'or : la demi-roupie d'or vaut 8 roupies d'argent, et par conséquent correspond au *souvarna* simple. Une autre fraction du *dînâra* est le *dhânaca*, dont j'ignore la valeur.

<sup>3</sup> Voyez lect. CVI, not. 4. Sankha est un des Nidhis ou des Trésors personnifiés



émissaire de sa maison, Ougraséna couvrit d'offrandes<sup>4</sup> les autels des dieux. Les deux côtés de la porte du palais de Vasoudéva furent, par l'ordre du roi, garnis de guirlandes et de drapeaux. Le prince Bhodja orna de riches étendards la salle d'audience de Cansa, tendue de magnifiques tapisseries. A la porte de la ville fut élevé un arc de triomphe recouvert d'un enduit éblouissant<sup>5</sup> : en cet endroit on dressa un trône. De tout côté se formaient des chœurs de danse ; on entendait le bruit des chants et le son des instruments ; partout, dans les grandes rues, on voyait des drapeaux, des couronnes de fleurs et des vases remplis d'une eau parfumée de sandal. Le sol était couvert d'étoffes et de tapis, et de chaque côté on brûlait dans des cassolettes du sandal<sup>6</sup>, de l'agourou<sup>7</sup>, de la résine de gougoula<sup>8</sup>, ou des grains de sardja<sup>9</sup>. Des troupes de vieillards, de femmes, d'hommes de tous les rangs, célébraient les louanges du héros ; et de distance en distance des femmes devaient lui présenter l'argha. Tels étaient les préparatifs de fête qu'avait ordonnés le roi Ougraséna : lui-même, il se rend au palais de Vasoudéva, et lui apprend l'heureuse nouvelle qu'il avait reçue. Il se consulte avec Râma, et ils vont ensemble au-devant de Crichna.

Cependant le son de la conque appelée Pântchadjanya venait de retentir : aussitôt tous les habitants de Mathourâ, femmes, enfants, vieillards, sortent de la ville, avec les Soûtas, les Mâgadhas, les panégyristes et toute l'armée. Râma était à leur tête avec le sage Ougraséna, disposé à présenter l'argha et le bain de pieds. Dès l'instant que celui-ci fut à la vue de Crichna, il descendit de son char, et s'avança à pied. Le héros était assis sur un char magnifique, brillant de pierres précieuses ; tous ses membres étaient couverts de parures étincelantes ; sur sa poitrine, aussi resplendissante que le soleil, pendait sa guirlande, appelée vanamâlâ ; autour de lui on portait les insignes de la dignité royale, le tchâmara, l'éventail, le parasol et l'étendard<sup>10</sup> ; l'éclat éblouissant qui environnait le maître des dieux obligeait les spectateurs à baisser les yeux devant lui comme devant l'astre du jour. A cette vue, Ougraséna d'une voix tremblante d'étonnement et de plaisir s'était dit à lui-même : « Il ne convient pas que je sois sur le même char que le grand et beau Râma », et, mettant pied à terre, il avait en ces termes parlé à ce héros. « Illustre vainqueur, reste sur ce char, et rentre avec pompe dans Mathourâ à la suite de Vichnou, qui se montre à nous ici-bas sous une forme empruntée. Dans la dernière assemblée des rois, Késava vient d'apparaître comme le souverain des dieux : mon devoir et ma volonté sont de lui rendre toute espèce d'honneurs ». Le frère aîné de Crichna répondit au roi : « Prince, cet hommage que tu veux rendre à Djanârddana ne convient pas à ta dignité, et Djanârddana lui-même ne saurait l'approuver. Te voir dans de pareilles dispositions, n'est-ce pas déjà pour lui un plaisir

---

<sup>4</sup> पूजा, *poûjâ*.

<sup>5</sup> Le texte porte सुधापन्क, *soudhâpanca*. Le mot *soudhâ* signifie *enduit, mortier* : il désigne aussi le myrobolan, et pourrait indiquer la couleur particulière de cet enduit, dans lequel entrerait la poudre jaune du myrobolan.

<sup>6</sup> चन्दन, *tchandana* (*sirium myrtifolium*).

<sup>7</sup> *Agallochum*, bois d'aloës (*aquilaria agallochum*).

<sup>8</sup> *Bdellium*.

<sup>9</sup> *Shorea robusta* (*sâl tree*).

<sup>10</sup> L'auteur, par inadvertance, dit que cet étendard était le roi des oiseaux, Garouda, qui en effet servait à Vichnou de monture, et en même temps d'étendard, quand le dieu était porté sur un char. Mais il a oublié que Garouda se trouvait alors en mission.

assez grand ? Il revient dans ton royaume après avoir été reconnu pour roi des rois : il a reçu les hommages des dieux eux-mêmes. Que pourrais-tu ajouter à cet honneur ? »

Ainsi parlaient les deux princes, et ils approchaient de Késava. Celui-ci, en voyant Ougraséna le bras élevé pour lui présenter l'argha, arrête son char, et dit à ce prince : « Vous me rendez un honneur que je ne dois pas recevoir du roi de Mathourâ lui-même. C'est moi qui vous ai conféré cette dignité, et je ne souffrirai pas que vous vous abaissiez jusqu'à m'offrir en personne. les présents de l'argha, l'eau pour la bouche et les pieds. Je vous remercie de vos bonnes intentions ; mais, je vous le répète, le roi de Mathourâ doit conserver sa dignité. Gardez votre rang, et daignez accepter le présent que j'ai offert à tous les rois, ces cent mille bhâgas, sans compter ces vêtements et ces parures. Montez sur ce char tout resplendissant d'or : faites porter près de vous le tchâmara, l'éventail, le parasol et l'étendard : ceignez votre front d'un riche diadème, brillant comme le soleil, et montrez-vous en souverain de Mathourâ. Puissiez-vous la gouverner longtemps, entouré de vos enfants et de vos petits-enfants, vainqueur de vos ennemis, et perpétuer la race des Bhodjas ! »

Le héros qui porte le soc, le divin Ananta<sup>11</sup>, reçut du roi des dieux, dont la main est armée du tonnerre, un vêtement couvert d'ornements magnifiques. On donna à chaque habitant de Mathourâ dix bhâgas de dînâras, mille à chacun des Soûtas, des Mâgadhas et des panégyristes ; on en distribua par centaines parmi le peuple, aux vieillards, aux femmes, aux courtisanes. Quant aux seigneurs qui accompagnaient le roi, tels que Vicadrou et les autres, le trésorier leur compta à chacun dix mille bhâgas.

Ces honneurs rendus par Crichna au roi de Mathourâ à la vue de toute l'armée furent le signal de la fête. Ornée de guirlandes magnifiques, tapissée d'étoffes précieuses, la ville brillait comme un ciel couvert de mille groupes divins. Le son des tambours, des timbales, des tamtams et des conques, le frémissement des éléphants, le hennissement des chevaux, les cris de lion des guerriers, et le fracas des roues formaient un bruit terrible pareil à la voix de la tempête. Le peuple célébrait les louanges de Crichna, et répétait les chants des panégyristes.

« Hari, s'écriait-il, malgré ses immenses bienfaits, n'a point d'orgueil. Par l'excellence de ses qualités il s'élève chaque jour de plus en plus, et cependant il est toujours simple et modeste ». Les femmes de Mathourâ, en le voyant brillant de beauté et resplendissant comme le soleil, lui adressent aussi leurs hommages et disent avec les poètes : « Oui, c'est Nârâyana, c'est le dieu qui habite la mer de lait<sup>12</sup> : il a quitté sa couche divine, formée du corps du grand serpent, et il est venu dans la ville de Mathourâ. Le puissant Bali ne pouvait être vaincu par les dieux : c'est Hari qui l'a enchaîné, et qui a donné au maître du tonnerre l'empire des trois mondes. C'est lui qui a mis à mort mille Dêtyas, et sur tout Késin et le redoutable Cansa, lui qui a rendu au roi Bhodja le trône de Mathourâ. Il n'était pas roi ; mais sans posséder de couronne, il était digne du titre de roi des rois, car il a protégé Mathourâ contre ses ennemis ».

Tels étaient les discours du peuple : les chefs des Soûtas, des Mâgadhas et des panégyristes ajoutaient encore : « Quelle est celle de tes vertus que nous pourrions le mieux célébrer, ô toi qui es une mer de vertus ? Nous n'avons qu'une seule langue, faibles humains que nous sommes, et tes vertus sont divines. Avec peine il pourrait te chanter avec ses deux mille langues, le sage Vâsouki<sup>13</sup>, ce roi des serpents, doué de mille têtes.

<sup>11</sup> Nous avons vu que Balarâma passait pour être une incarnation du grand serpent Ananta.

<sup>12</sup> On divise quelquefois le monde en sept *dwîpas*, bornés par des mers de nature différente : outre la mer salée, il y a la mer de sucre, celles de liqueur spiritueuse, de beurre, de petit-lait, de lait, et enfin la mer d'eau douce. La mer de lait environne le *Sâca-dwîpa*, et c'est là que se trouve la demeure du dieu Vichnou.

<sup>13</sup> Vâsouki, souverain des serpents, est confondu ici avec le serpent Sécha.

Quels sont donc ces prodiges qui viennent d'être accomplis sur la terre dans l'assemblée des rois ? Sacra t'a envoyé un trône tel qu'on n'en a point vu encore, tel qu'on n'en verra plus : les Nidhis ont apparu eux-mêmes avec leurs trésors. Jamais miracle pareil n'avait eu lieu dans le monde. Heureuse Dévakî, tu es bénie entre les femmes, toi qui as porté dans ton sein Késava, le plus grand des dieux ! »

Au milieu de ce concert de louanges, Râma et Késava s'avançaient précédés d'Ougraséna. Quand ils approchèrent de la porte des remparts, ce prince, malgré leur défense, voulut les honorer, et leur présenta l'argha et l'eau pour la bouche et les pieds. Il inclina sa tête avec respect devant Crichna, et remonta ensuite sur son char. Le héros prit le chemin du palais de son père, et sur toute sa route il faisait tomber une pluie d'or abondante. Le roi de Mathourâ dit au vainqueur de Madhou : « Maintenant que vous êtes roi des rois, vous ne pouvez, seigneur, placer dans la maison de votre père le trône que vous a donné le souverain des dieux. La salle d'audience de Cansa, que vous avez conquise par la force de votre bras, est préparée pour vous. Accordez-moi la faveur de vous y conduire, et daignez me regarder toujours d'un oeil favorable ».

Dévakî, Vasoudéva et Rohinî, dans l'excès de leur joie, étaient restés immobiles. La mère elle-même de Cansa vint rendre ses hommages à Késava. On déposa aux pieds de celui-ci les trésors venus de toutes les parties de la terre, et amassés par Cansa : on avait rangé ces richesses par ordre de pays et de temps. Crichna, après les avoir considérées, appela Ougraséna, et lui dit avec douceur : « Je n'ai jamais eu ni l'ambition de devenir maître de Mathourâ, ni le désir de posséder des richesses ; et si vos deux fils sont morts, c'est le temps seul qu'il faut en accuser. Offrez aux dieux de nombreux sacrifices, faites des libéralités, et restez vainqueur de vos ennemis avec l'aide de mon bras. Quittez cette inquiétude que vous a laissée la mort de Cansa, et emportez pour vous ces monceaux de richesses ». Après ces paroles, Crichna avec Râma se présenta devant son père et sa mère ; ces deux héros, le coeur plein de joie, tombèrent aux pieds de leurs parents, et les saluèrent avec respect. En ce moment la ville de Mathourâ était Amarâvatî descendue des cieux sur la terre ; et les habitants, en contemplant la maison de Vasoudéva, se croyaient non plus sur la terre, mais dans le séjour des dieux.

Bala et Késava, ayant quitté le roi de Mathourâ et la reine, étaient entrés dans la maison de Vasoudéva. Ils avaient déposé leurs armes et laissé leur cortège. Après avoir fait la prière appelée âhnica<sup>14</sup>, ils causaient tranquillement, quand arriva une circonstance merveilleuse : les nuages sont agités dans le ciel, les montagnes tremblent sur la terre, les mers frémissent, les serpents fuient épouvantés. Tous les Yâdavas effrayés se prosternent la face contre terre. Râma et Késava, qui les voient en cet état, demeurent immobiles : ils ont reconnu le roi des oiseaux au vent de son aile. En effet Garouda apparaît bientôt, orné d'une guirlande divine. Il salue les deux héros, prend la forme d'un beau jeune homme, et s'assied à leurs côtés. Le vainqueur de Madhou, voyant près de lui l'ami courageux, le compagnon ailé, l'être merveilleux qui partage tous ses dangers, lui dit d'une voix forte : « Bonne arrivée, noble oiseau, ennemi redoutable des Asouras, enfant de Vinatâ! Bonne arrivée, ami de Késava! Nous allons nous rendre au gynécée du Bhodja, et là nous nous

consulterons tranquillement avec ce prince sur le parti que nous avons à prendre<sup>15</sup> ».

---

<sup>14</sup> कृताह्निक, *critâhnica*. M. Wilson nous apprend que आह्निक peut se traduire par *food*. Je pense que ce mot signifie en cet endroit *prière quotidienne*. On trouve cette prière la lecture CXVIII.

Ainsi les deux héros, Baladéva et Djanârddana, accompagnés du fils de Vinatâ, arrivèrent auprès d'Ougraséna, et tinrent avec lui un conseil secret. « Prince, lui dit Crichna, un ennemi s'avance, qui a le privilège de ne point succomber sous nos coups : il vient, suivi d'une grande armée et accompagné de rois puissants. Nous le reconnaissons : cent années ne suffiraient pas pour détruire ses forces innombrables ; il nous est impossible d'anéantir les armées toujours renaissantes de Djarâsandha. J'ai donc fait part au fils de Vinatâ de l'opinion où je suis que le bonheur n'est point fait pour nous tant que nous habiterons la ville de Mathourâ ».

Garouda prit alors la parole, et raconta quel avait été l'objet de son voyage. « Roi des dieux, après vous avoir salué, je vous ai quitté, et j'ai visité cette terre de Cousasthalî où vous avez le dessein de vous établir. Du haut des airs je l'ai examinée dans toutes ses parties. J'ai remarqué un emplacement magnifique entre l'océan et le pays d'Aroûpa, baigné par les flots du côté de l'orient et du nord, et s'élevant au sein de cette mer qu'on appelle la mer de la montagne<sup>16</sup>. J'y vois déjà en esprit apparaître une ville que les dieux eux-mêmes ne sauraient détruire. Les yeux sont charmés du spectacle varié qu'y présentent les pierres précieuses, les arbres, les fruits, les fleurs de toute espèce. Cette place réunit tous les avantages désirables ; chaque ordre<sup>17</sup> y peut exercer ses actes de piété ; le pays se couvre d'une population nouvelle en hommes et en femmes, et produit d'abondantes provisions en tout genre. La ville s'entoure de remparts et de fossés, ornée de portes, d'arcades et de tourelles, coupée de rues et de carrefours, défendue par de fortes machines et de larges verrous ; ses murailles sont toutes brillantes d'or ; dans ses rues s'agite une foule d'hommes, d'éléphants et de chevaux ; le bruit des chars y retentit sans cesse, les étrangers y affluent de tous les pays. On y admire de grandes habitations, et l'oeil y voit flotter de toute part des drapeaux, des étendards, des guirlandes. C'est enfin la plus belle des villes, redoutable pour ses ennemis, agréable pour ses amis, digne de recevoir des rois. Le mont Rêvata, séjour des dieux, lieu comparable au Nandana, sera, si tu le veux, ô Crichna, le premier ornement de la porte principale<sup>18</sup>. C'est là que tu pourras trouver pour toi une campagne délicieuse et embaumée<sup>19</sup>, et pour tes jeunes compagnons un but d'excursions agréables. Cette ville, connue dans les trois mondes sous le nom de Dwâravatî, sera sur la terre comme la divine Amarâvatî dans le ciel. Ainsi, l'océan défendra de tout côté ce séjour, et Viswacarman l'embellira de ses chefs-d'oeuvre. Par tes ordres les pierres précieuses, les perles, le corail, les diamants, le lapis-lazuli, ce que l'imagination peut souhaiter dans les trois mondes, s'y trouveront réunis. Des palais s'y élèveront portés sur cent colonnes, pareils aux demeures célestes, brillants d'or et de

---

<sup>15</sup> Le passage qu'on vient de lire se trouve déjà à peu près avec les mêmes termes dans la CIII<sup>e</sup> lecture. Il y a, dans la lecture que je traduis en ce moment, quelques autres répétitions moins importantes que je me suis abstenu de signaler.

<sup>16</sup> J'ai traduit littéralement पर्वतोदधि, *parwatodadhi*. J'ai pensé que c'était le nom particulier que l'on donnait au golfe de Cutch, ou à la mer aux rivages de laquelle venait aboutir le mont Rêvata.

<sup>17</sup> आश्रम, *âsrama*.

<sup>18</sup> L'auteur semble indiquer dans cette phrase que le Rêvata sera comme une porte avancée de la ville, dont il fera le principal ornement, et que de là viendra le nom de cette ville *Dwâravatî*, c'est-à-dire douée d'une porte. On fait encore venir ce nom du grand nombre de portes et d'arcs de triomphe qui décoraient cette cité.

<sup>19</sup> J'ai voulu par cette périphrase rendre les deux sens du mot अधिवास, qui signifie *demeure* et *action de parfumer*.

pierreries, ornés de drapeaux et d'étendards merveilleux, resplendissants comme le soleil et la lune, et dignes d'être visités par les dieux et les Kinnaras ».

Ainsi parla le fils de Vinatâ dans cette conférence secrète. Ensuite il salua les deux héros, et se rassit. Crichna et Râma se mirent à réfléchir sur ce discours. Le premier, voulant déclarer toute sa pensée devant le conseil, congédia le fils de Vinatâ, après l'avoir honoré, selon l'usage, d'un présent consistant en parures magnifiques. Les deux frères étaient toujours calmes, et non moins tranquilles que les immortels dans le séjour des dieux<sup>20</sup>. Le prince Bhodja, encore tout ému du discours qu'il venait d'entendre, dit à Crichna d'une voix douce et affectueuse : « O Crichna, héros magnanime, unique espoir des Yâdavas, daigne prêter l'oreille à mes paroles. Sans toi, maître puissant, nous ne pouvons être heureux ni dans cette ville, ni par toute la province : sans toi, nous ressemblons à de fidèles épouses privées de leur seigneur. Protégés par toi, et couverts de ton bras, nous ne craignons aucun roi, eût-il même pour lui l'appui d'Indra. O toi qui es l'orgueil et le chef des Yâdavas, en quelque lieu que tu ailles pour y chercher la victoire, nous te suivrons avec confiance ». Le fils de Dêvakî accueillit d'un sourire le discours du roi :

## CENT-DOUZIÈME LECTURE.

### ÉMIGRATION DES HABITANTS DE MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit :

Quelque temps après Crichna, au milieu de l'assemblée des Yâdavas, s'expliqua sur la situation des affaires. « La puissance de Mathourâ, sous l'influence des Yâdavas, a pris un accroissement rapide : nous nous sommes étendus d'ici dans le Vradja, et notre prospérité a soulevé contre nous la jalousie de nos voisins. Nous avons vaincu nos ennemis ; leur jalousie s'est changée en haine, et nous avons eu à combattre Djarâsandha. Nous avons sans doute une grande multitude de montures<sup>1</sup> de guerre, une infanterie immense, des trésors en pierreries et beaucoup d'alliés ; mais cette puissance de Mathourâ va rencontrer un ennemi qu'elle ne pourra vaincre, et dont le destin est de l'anéantir. Cette grandeur que nous devons à nos armées et à nos alliances touche à sa fin : je prévois la perte inutile de tous ces innombrables guerriers, de ces fantassins intrépides, et la ruine des habitants. Je pense, chefs Yâdavas, qu'il faut aller fonder ailleurs une ville nouvelle. C'est un parti pénible, mais nécessaire, et cette proposition que je vous fais est la seule qui convienne maintenant à la circonstance et à notre position ».

Tous les Yâdavas s'écrièrent avec enthousiasme : « Prenons le parti que commandent les circonstances ! » Ils firent ensemble ces réflexions : « L'ennemi qui vient contre nous ne peut être vaincu, et son armée est immense. Déjà les rois nous ont fait éprouver de grandes pertes. Cent ans ne suffiraient pas pour détruire les forces de nos adversaires. Il faut donc nous retirer devant eux ; c'est un acte de prudence ».

Cependant le roi Câlayavana marchait avec son armée contre Mathourâ. D'un autre côté Djarâsandha avait rassemblé des forces redoutables, qui s'unirent à celles de Câlayavana dès qu'elles apprirent son arrivée. C'est alors que le héros qui veillait au salut des Yâdavas jugea qu'il était urgent de s'éloigner : « Ce jour, leur dit-il, est de bon augure ; partons, accompagnés de l'armée ». Soumis à cet ordre, tous les Yâdavas quittent la ville avec un bruit qui ressemble à celui des flots de la mer. L'avant-garde est conduite par Vasoudéva :

---

<sup>20</sup> Le passage qui va suivre se trouve textuellement dans la CIII<sup>e</sup> lecture ; Ougraséna y tient le même langage.

<sup>1</sup> वाहन, *vâhana*. Par ce mot il faut entendre les éléphants et les chevaux.

c'est là que se trouvent les femmes. Montés sur des éléphants richement caparaçonnés, sur des chars ou des chevaux, au son étourdissant des tambours, ils emmènent leurs biens et leur famille. Ces chars tout brillants d'or, ces éléphants dont on excite l'ardeur, ces chevaux dont le fouet des conducteurs presse le pas, emportent tous les trésors des Vrichnis, qui retournent tristement la tête vers cette ville d'où ils sont exilés. Ensuite venaient les chefs Yâdavvas, habiles dans l'art des batailles et formant une arrière-garde commandée par Crichna. Enfin ils arrivèrent dans le pays d'Aroûpa dépendant des états du roi de Sindhou, pays fertile en plantes de toute espèce, en cocotiers<sup>2</sup>, en palmiers<sup>3</sup>, en pounnâgas<sup>4</sup>, en nâgabalâs<sup>5</sup>, en kêtakîs<sup>6</sup> et en vignes<sup>7</sup>. A la vue de ce riant paysage, les Yâdavvas firent éclater leurs transports de joie, aussi heureux que les dieux peuvent l'être dans le Swarga. Le vaillant Crichna, tout occupé de trouver l'emplacement d'une ville, choisit une terre située entre l'Aroûpa et l'océan ; le sol y était d'une nature rouge et sablonneuse, favorable pour les chevaux et les bêtes de somme. On y voyait réuni tout ce qui contribue à l'ornement d'une cité, et Srî<sup>8</sup> elle-même semblait avoir formé cet emplacement, qui recevait de tout côté le vent de la mer, qui avait les flots eux-mêmes pour premier rempart, et qui se trouvait dans le voisinage des villes florissantes du Sindhou<sup>9</sup>. A quelque distance et presque à l'entour s'élevait le mont Rêvata, au large ventre et à la vaste tête. Antique demeure d'Écalavya<sup>10</sup>, ce lieu fertile en hommes de coeur et riche en pierres précieuses, avait été longtemps le séjour de plaisance du roi Drona<sup>11</sup>, qui s'était plu à l'embellir. Crichna résolut d'y fonder une ville qui fut nommée Dwâravatî<sup>12</sup>, et qui, par sa forme, ressemblait à un large échiquier. Ainsi les Yâdavvas, dès le point du jour, y établissent leur camp, et y fixent leur quartier-général. Ils s'occupent ensuite avec Crichna à consolider ce premier établissement et à construire une ville régulière. C'est ce héros, leur chef et leur conseil habituel, qui donne tous les plans et en dirige l'exécution ; et ces familles exilées sont reçues dans Dwâravatî, où elles trouvent bientôt le même bonheur que les dieux trouvent dans le ciel. Voilà comment Crichna, le

---

2 नालिकेर, *nâlikéra*.

3 तालि, *tâli*.

4 *Rottleria tinctoria*.

5 *Hedysaram lagopodioides*.

6 *Pandanus odoratissimus*.

7 द्राक्षा, *drâkchâ*.

8 C'est-à-dire la déesse des richesses et de la prospérité

9 Ce mot est le nom du fleuve qu'on appelle aujourd'hui Sind ou Indus, et du pays qu'il baigne à son embouchure.

10 Il a été question de ce prince dans la XXXIVe lecture.

11 Drona avait été le précepteur des Pândavvas, et fut le chef de l'armée qui marcha contre eux. Nous avons vu, lect. XX, qu'Ardjouna, un de ses élèves, lui avait donné le pays d'Ahitchhatra, qui devait être situé dans la presqu'île occidentale de l'Inde.

12 Dwâravatî, appelée aussi Dwâracâ, était dans une île au fond du golfe de Cutch. Un tremblement de terre l'a fait disparaître : elle fut submergée, à l'époque de la destruction complète des Yâdavvas, et l'on crut qu'elle avait été transportée au ciel avec les êtres divins qui l'avaient habitée.

vainqueur de Késin, en apprenant la coalition de Câlayavana et de Djarâsandha, se retira dans la ville de Dwâravatî<sup>13</sup>.

## CENT-TREIZIÈME LECTURE.

### MORT DE CÂLAYAVANA.

Djanamédjaya dit :

Saint brahmane, je voudrais bien avoir quelques détails de plus sur cette partie de l'histoire du sage et vaillant chef des Yâdavas. Comment le fils de Vasoudéva, le vainqueur de Madhou, a-t-il pu se résoudre à quitter Mathourâ, cette capitale du Madhyadésa<sup>1</sup> (pays du centre), qu'on aurait pu prendre pour la demeure même de Lakchmî<sup>2</sup>, la plus belle, la plus illustre, la plus opulente des villes, aussi riche en trésors qu'en vertus ? Comment Crichna, doué de tant de force, abandonna-t-il cette ville sans combat ? Quel fut le résultat de cette attaque de Câlayavana contre Crichna ? Après avoir mis les Yâdavas à couvert dans Dwâravatî, que fit l'intrépide et sage Djanârddana ? D'où venait la force de Câlayavana ? A qui devait-il le jour, ce héros dont Crichna ne pouvait soutenir les efforts, et devant lequel il se retirait ?

Vésampâyana répondit :

Le gourou des Vrichnis et des Andhacas, Gârgya, avait voulu rester dans l'état de Brahmachârin<sup>3</sup>, et il n'avait pas pris de femme. Sa pieuse continence<sup>4</sup> avait provoqué de la part de Syâla<sup>5</sup> une réflexion maligne : celui-ci avait osé l'accuser d'impuissance. Outré de ce reproche insultant, qui lui était fait à la face de Mathourâ, Gârgya souhaila d'avoir un fils invincible dans les combats. Il se livra aussitôt à une pénitence horrible, constamment étendu sur le sol hérissé de pointes de fer. Cette pénitence dura douze ans, et disposa favorablement le grand dieu dont l'arme est un trident. Roudra lui promit qu'il aurait un fils, puissant sur les champs de bataille, et vainqueur des Vrichnis et des Andhacas. Le

---

<sup>13</sup> L'imagination du poète a pu orner le récit de cette émigration de quelques détails exagérés, et cependant l'histoire moderne d'Orient a rendu cette histoire vraisemblable. Dehli, capitale ordinaire des souverains indiens, s'est trouvé plusieurs fois abandonné pour d'autres capitales, et au tumulte des grandes villes a vu succéder dans ses murs le silence et la solitude. En 1338 Mohammed III voulut prendre pour résidence Déogour dans le Dékan. Il donna ordre aux habitants de quitter leurs foyers : femmes, enfants, vieillards, tous avec leurs biens et leurs troupeaux, furent obligés de se mettre en route. Pour donner quelque pompe à cette émigration, le prince fit déraciner des arbres, dont on borda la route en lignes régulières. Son trésor défraya ceux qui n'avaient pas assez de fortune pour faire la dépense du voyage. Déogour, qui prit le nom de Dowlatabad ou ville fortunée, fut orné de riches maisons ; les murailles furent réparées et entourées d'un large fossé. Sur la colline où était la citadelle on établit de grands réservoirs d'eau et de beaux jardins. Cependant l'ancienne capitale resta déserte. Un caprice du souverain avait suffi pour opérer cette révolution.

<sup>1</sup> Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du pays dont nous avons donné les bornes, Xe lect., not. 7. Le pays de Mathourâ se trouve ainsi appelé à cause de sa position centrale mais une pareille position est toujours relative. Le Madhyadésa des fils d'Ikchwâcou, ayant Ayodhyâ pour capitale, devait être situé bien plus à l'est.

<sup>2</sup> Lakchmî est la même que Srî, déesse de la prospérité.

<sup>3</sup> C'est-à-dire qu'il n'avait pas voulu prendre l'état de *Grihastha* ou *chef de famille*.

<sup>4</sup> Cette idée est exprimée par le mot *ôurddharétas*.

<sup>5</sup> Le manuscrit de M. Tod porte *Sâla*. *Syâla* signifie aussi *frère de la femme*. Il serait possible que Gârgya eût été marié, et que par esprit de religion il eût négligé sa femme. Le reproche eût été en effet bien placé dans la bouche d'un beau-frère.

souverain des Yavanas apprit quel était le fils que l'oracle du dieu annonçait à Gârgya : lui-même n'avait pas d'enfant, et il en désirait un. Il sut par ses prévenances gagner le saint Brahmane, et l'attira dans ses états. Il l'établit dans un pays de pâturages, au milieu des femmes de bergers. Une Apsarâ, épouse du roi Yavana, vint dans cette contrée sous le déguisement d'une simple bergère. Elle se fit aimer de Gârgya, et conçut de lui un fils, qui fut ce Câlayavana, héros puissant, né par l'effet de la protection de Siva. Cet enfant fut élevé dans le gynécée du prince, qui mourut sans postérité, et lui laissa son trône<sup>6</sup>. Câlayavana, d'un caractère ardent et belliqueux, avait rassemblé autour de lui les hommes les plus distingués, instruit par Nârada des triomphes que lui préparait sa destinée sur les Vrichnis et les Andhacas. Le même Nârada avait également prévenu Crichna, qui avait vu avec inquiétude croître le fils adoptif du prince Yavana.

Enfin Câlayavana était dans toute la force de l'âge et de la puissance, et il allait accomplir sa destinée. Les rois Mlétchtchhas<sup>7</sup> étaient accourus en foule auprès de lui : les Sacas<sup>8</sup>, les Touchâras, les Daradas<sup>9</sup>, les Pâradas, les Tanganas<sup>10</sup>, les Khasas, les Pahlavas et les autres barbares, habitants des montagnes glacées<sup>11</sup>, s'étaient réunis en foule sous ses drapeaux. Entouré de ces hordes avides de pillage, et distinguées entre elles par leurs armes et leurs vêtements, le roi s'avancait vers Mathourâ : comme une armée de sauterelles dévorantes, ces troupes se répandent dans le pays. La foule innombrable des éléphants, des chevaux, des ânes, des chameaux, fait trembler la terre : la poussière qu'ils élèvent couvre la route du soleil. De l'urine et des immondices de tous ces animaux, et en particulier des chevaux, se forme une rivière, nommée Aswasacrit<sup>12</sup>.

Le chef des Vrichnis et des Andhacas, apprenant la marche de cette armée, rassemble ses parents et ses alliés : « Voilà, dit Crichna, un ennemi redoutable qui s'est levé contre les Vrichnis et les Andhacas. Siva lui a donné pour privilège de ne pouvoir tomber sous nos coups. Il est inutile d'essayer avec lui les moyens ordinaires, tels que la conciliation et les autres<sup>13</sup>. Enivré d'orgueil, et plein d'espoir en ses forces, il ne veut que le combat. Il est arrivé pour nous le moment prédit par Nârada. Sans doute il serait bien à propos de tenter d'abord une négociation, mais Djarâsandha persiste dans ses sentiments de haine contre nous : les rois, dont les uns ont été brûlés par le tchakra des Vrichnis et dont les autres veulent venger la mort de Cansa, sont venus se joindre à Djarâsandha et conspirent avec lui notre ruine. Nous avons perdu dans les batailles beaucoup des nôtres : nous n'avons plus rien à espérer en restant dans cette ville ».

---

<sup>6</sup> Je suppose qu'il pouvait lui succéder en vertu de la prescription des lois de Manou, lect. IX, sl. 167, qui permet à la femme d'un homme mort, impuissant ou malade, de susciter un enfant à son mari par le moyen d'un étranger, qui ordinairement est un parent. Ou bien l'Apsarâ, après avoir conçu de Gârgya, a pu épouser le prince Yavana, et lui apporter ainsi un héritier, suivant le sloca 173, *ibid*. Mon incertitude est augmentée par les versions différentes des manuscrits qui donnent राज, *râdja* ou गार्ग्य भाय्यी, *gârgya bhâryyâm*.

<sup>7</sup> Les Indiens désignent par ce mot les étrangers.

<sup>8</sup> Pour les mots *Sacas*, *Touchâras*, *Pâradas*, *Khasas* et *Pahlavas*, voyez les lect. XIII et XV.

<sup>9</sup> Voyez lect. XC, note 23.

<sup>10</sup> On dit que le pays des Tanganas est arrosé par le Tchakchous ou Oxus.

<sup>11</sup> On les appelle pour cette raison les Hêmavatas.

<sup>12</sup> Ce conte absurde est fait pour rendre raison du mot *Aswasacrit*, *equi sordes*.

<sup>13</sup> Voyez lois de Manou, lect. VII, sl. 198.



C'est alors que Crichna forma le projet de cette retraite dont nous avons déjà vu le résultat. Mais auparavant il envoya à Câlayavana un émissaire chargé d'une urne scellée de son cachet, et dans laquelle il avait renfermé un grand serpent noir, terrible, venimeux, et semblable pour la couleur à ce liniment dont on teint les sourcils. L'intention de Govinda était, par ce message symbolique, d'effrayer Câlayavana. L'envoyé ouvre l'urne, montre le serpent noir, et s'écrie : « Voilà Crichna<sup>14</sup>. » Câlayavana, pour indiquer le cas qu'il faisait de cette menace des Yâdavas, prend l'urne et la remplit de fourmis, qui dévorent entièrement le serpent. Il met son propre sceau sur cette urne qu'il renvoie à Crichna, lui annonçant ainsi le sort que lui préparaient ses innombrables guerriers<sup>15</sup>. Le fils de Vasoudéva, voyant qu'il ne pouvait rien contre Câlayavana, quitta promptement Mathourâ, et fit sa retraite sur Dwâravatî. Mais dans son sein couvait le ressentiment : après avoir établi les Vrichnis dans l'asile qu'il leur avait préparé, le héros, vainqueur de Madhou, le guerrier que la force de son bras n'a jamais trompé, ose se remontrer à Mathourâ. A sa vue, Câlayavana transporté de fureur s'élance pour le saisir, mais Crichna a déjà disparu. Le roi des Yavanas se met à sa poursuite, et se lasse vainement à chercher la trace d'un ennemi qui semble se jouer de lui.

Le glorieux prince Moutchounda<sup>16</sup>, fils de Mândhâtri, avait jadis secouru les dieux dans une de leurs guerres contre les Asouras. Il avait obtenu, pour récompense de ses services, le privilège de dormir paisiblement, et de brûler de son regard enflammé par la colère celui qui l'éveillerait. Tel était le vœu qu'il avait formé ; Indra et les dieux avaient promis de l'exaucer. Comptant sur leur parole, cet antique roi se retira dans les montagnes<sup>17</sup>, et entra dans une caverne pour s'y livrer au repos. Il avait ainsi dormi jusqu'au temps de Crichna, à qui Nârada avait révélé l'histoire de Moutchounda, et le privilège merveilleux qu'il avait reçu des dieux. Toujours poursuivi par le roi Mletchtcha, le fils de Vasoudéva entre dans la caverne de Moutchounda, et va se placer derrière la tête de ce Râdjarchi, se mettant prudemment à l'abri de son regard. L'Yavana arrive après lui ; il aperçoit le prince endormi dont le sommeil ressemblait à celui de la mort, et, le prenant pour Crichna, il le pousse avec le pied. L'imprudent ! il est comme la sauterelle qui s'approche des cendres du foyer : il court à sa perte. Moutchounda, réveillé par ses coups de pied, s'indigne que son sommeil soit interrompu, et s'offense d'une pareille brutalité. Il se rappelle la promesse d'Indra, et lance un regard devant lui. Le malheureux

---

<sup>14</sup> Il faut rappeler que le mot *Crichna* signifie noir. Le serpent dont il est ici question est le *Crichna-sarpa* ou *Cobra capella*.

<sup>15</sup> Ces correspondances symboliques étaient communes chez les anciens c'est ainsi que nous lisons dans l'histoire ancienne que les Scythes envoyèrent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Nous n'avons pas besoin de répéter l'explication connue de ce message allégorique. Les annales de Perse racontent que Dârâ fit présenter à Sekander une raquette, une balle et un sac rempli de grains de sésame, voulant se moquer de la jeunesse du prince grec, et indiquer les forces innombrables qu'il pouvait lui opposer. Sekander prit la raquette, et dit qu'elle était l'image de sa puissance qui jetterait au loin, comme une balle, le pouvoir de Dârâ. Puis, il fit apporter une poule, en ajoutant qu'il allait montrer ce que deviendrait l'armée du roi des rois. La poule mangea les grains de sésame. Sekander envoya en outre à Dârâ une coloquinte, pour lui annoncer l'amertume du sort qui le menaçait.

<sup>16</sup> Voyez la généalogie de ce prince, lect XII. Il est aussi question, lect. XCIV, d'un prince nommé *Moutchounda* et fils d'*Yadou*, et qui s'établit dans les montagnes du Vindhya.

<sup>17</sup> Il paraît que ces montagnes étaient la chaîne du Rêvata. Cependant le texte porte अद्रिराज, *adrirâdja*, mot qui signifie roi des monts, et que l'on applique ordinairement à l'Himâlaya. En effet, pour éloigner Câlayavana de Dwâravatî, Crichna pouvait bien l'attirer du côté de l'Himâlaya.

Câlayavana, sur lequel est tombé son oeil courroucé, est aussitôt dévoré par le feu de sa colère, de même que l'arbre desséché est consumé par la foudre<sup>18</sup>.

Le fils de Vasoudéva, délivré de son ennemi, adressa la parole à ce prince dont le sommeil avait duré si longtemps : « Roi, lui dit-il, c'est bien vous dont Nârada m'avait raconté le sommeil miraculeux. Vous venez de me rendre un service important ; grâces vous soient rendues ». En apercevant Crichna, Moutchoucounda jugea bientôt qu'une grande révolution de temps avait eu lieu depuis qu'il s'était endormi. Il dit à Govinda : « Qui es-tu? quel motif t'amène en ces lieux? Combien de temps a duré mon sommeil? Si tu le sais, réponds-moi ».

Crichna lui répondit : « Un roi de la race lunaire, Yayâti, fils de Nahoucha, a eu cinq enfants, dont l'aîné était Yadou. Dans la famille d'Yadou est né Vasoudéva, dont je suis le fils. O roi, vous vous êtes endormi dans l'âge Trétâ, d'après ce que m'a dit Nârada : nous sommes maintenant dans l'âge Cali. Qu'exigez-vous encore de moi ? Par l'effet du privilège que vous avaient accordé les dieux, vous venez de brûler mon ennemi, que j'aurais en vain combattu pendant cent années ».

Après ce discours de Crichna, Moutchoucounda sortit de sa caverne, conduit par son jeune et sage compagnon. Il vit avec surprise la terre couverte d'hommes dont la taille était rapetissée, et la patience, le courage, la vigueur bien affaiblis<sup>19</sup>. Il trouva aussi son royaume occupé par un autre. Alors, quittant le nouvel ami qu'il venait de faire, ce prince se retira sans regret sur l'Himâlaya. Là, se livrant aux austérités de la pénitence, il se délivra des chaînes du corps, et monta dans le ciel qu'il avait obtenu par ses oeuvres. Quant au fils de Vasoudéva, toujours animé de l'amour du devoir, après avoir détruit son ennemi par la prudence et la ruse, il vint attaquer son armée. Privées de leur général, ces troupes furent facilement vaincues, et Crichna s'empara d'une grande quantité de chars, d'éléphants, de chevaux, d'étendards, d'armes de toute espèce. Djanârddana revint triomphant à Dwâravatî, fit hommage au roi Ougraséna de toutes ces dépouilles, et orna cette ville de toutes les richesses qu'il avait conquises.

## CENT-QUATORZIÈME LECTURE.

### EMBELLISSEMENTS DE DWARAVATÎ.

Vêsampâyana dit :

Au point du jour, dès que le soleil éclaira la terre, Hrichîkésa, après avoir fait la prière d'usage, alla reconnaître le pays. Il parcourut cette contrée cherchant dans les bois et les montagnes l'endroit où l'on pourrait asseoir la forteresse. Les principaux Yâdavas l'accompagnaient. Dans un jour favorable, sous l'influence de Rohinî<sup>1</sup>, après avoir reçu les

---

<sup>18</sup> On explique ce conte en supposant que Crichna attira le roi des Yavanas dans des gorges de montagnes habitées par des tribus guerrières depuis longtemps négligées. L'armée de Câlayavana, engagée au milieu de ces défilés, fut détruite par ces barbares.

<sup>19</sup> Telle est aussi la surprise qu'éprouve, dans Diogène Laërce, liv. I, Epiménide sortant de la caverne, où il a dormi cinquante-sept ans. Il trouve tout changé sur la terre, et sa maison est occupée par un autre. Cette opinion que les anciens étaient d'une taille plus haute, d'une force plus grande, est exprimée dans tous les poètes classiques. Juvénal s'écrie :

*Terra malos homines nunc educat atque pusillos.*

Homère, Iliad, liv. I, nous représente Nestor disant aux Grecs que les hommes des âges précédents étaient plus forts qu'eux :

Ἦδη γὰρ ποτ' ἔγω καὶ ἀρειοσὶν νεπερὺ μιν Ἀνδράσιν ὠμίλησα.

<sup>1</sup> Constellation ; voyez lect. LVII, note 7.

bénédictions des Brahmanes, au milieu de mille cris de fête, il jeta les fondements de cette citadelle. Ensuite le héros à l'oeil de lotus dit aux Yâdavas, rassemblés autour de lui, comme les dieux autour du vainqueur de Vritra : « Je vous ai préparé, vous le voyez, un séjour semblable aux demeures célestes : j'ai donné à cette ville un nom qui sera à jamais glorieux. Dwâravatî, fondée par moi sur la terre, sera aussi agréable qu'Amarâvatî, capitale d'Indra. Je vais y faire construire encore des temples et des gynécées, y faire tracer des rues et quatre avenues royales. Délivrés de toute inquiétude, vainqueurs de vos ennemis, et soumis au sceptre d'Ougraséna, abandonnez-vous à tous les plaisirs réservés aux dieux. Choisissez l'emplacement de vos maisons, dessinez vos carrefours, mesurez vos rues royales, et les avenues du palais. Appelez à votre aide le talent des plus habiles architectes, et ne ménagez point pour les travaux les bras de vos serviteurs ».

Il dit, et les Yâdavas se livrèrent avec empressement à tous les soins qu'exigeaient leurs constructions nouvelles. Le cordeau à la main, ils prenaient toutes les mesures, et traçaient les larges contours de leurs habitations. Ils choisirent aussi un jour favorable pour commencer, selon les règles et après avoir honoré les brahmanes, les temples des divinités. Le sage Govinda dit encore aux ouvriers : « Je veux aussi pour moi un vaste palais, qui renferme des places et des rues<sup>2</sup>, et qui soit par sa beauté un véritable séjour de dieu ». Et les ouvriers lui promirent tous leurs efforts. Les travaux avançaient avec activité de tout côté : la citadelle, les portes et les temples s'élevaient d'après les règles prescrites. Dans ces temples on déterminait la place du Brahman<sup>3</sup> et des autres officiers des sacrifices, celle des eaux, du feu, d'Indra, de la pierre et du pilon pour nettoyer le riz. On établit quatre portes, consacrées chacune à une divinité, et nommées Souddhâkcha, Êndra, Bhallâta et Pouchpadanta. Ces constructions furent promptement achevées. A l'empressement naturel que témoignaient les Yâdavas Crichna voulut ajouter les ressources d'une science divine qui abrégât tous les retards, prévint tous les besoins et augmentât la gloire et le bonheur de ses amis. Retiré à l'écart, il se recueillit un instant, et par la force de sa pensée il fit venir le dieu des artistes, Viswacarman, fils d'un Pradjâpati<sup>4</sup>. Obéissant à cet appel, Viswacarman se présente à Crichna, et lui dit : « Indra m'envoie auprès de vous, divin Vichnou. Je me mets à votre disposition, que dois-je faire ? Seigneur, je vous respecte autant que le roi des dieux, mon maître, autant que l'éternel Tryambaca<sup>5</sup> ; je ne mets point de différence entre eux et vous. Daignez me faire entendre cette voix qui retentit dans les trois mondes : qu'elle me donne ses instructions, je suis prêt à m'y conformer ».

A ce langage soumis de Viswacarman, Késava, le grand ennemi de Cansa, répondit : « Je vais te confier, ô dieu, mes intentions secrètes : écoute quels sont mes désirs. Je veux établir ici ma demeure. Il faut donc que cette ville soit embellie par tes soins, et que ses édifices par leur magnificence rappellent ma grandeur. Il faut que cette cité soit la plus

---

<sup>2</sup> En voyant dans le 4<sup>e</sup> acte du *Mritchtchhacatî* la description de la demeure de Vasantasénâ, on est moins surpris d'entendre Crichna commander un palais où doivent se trouver des rues et des places. Le nom donné à ce palais est *Mandira*. Waed, tome II, page 225, dit qu'un *mandira* est un édifice carré de briques ou de pierre, consacré ordinairement au *linga*.

<sup>3</sup> Dans les sacrifices solennels un brahmane instruit fait les fonctions de Brahman on prêtre surintendant. Dans les cas ordinaires un paquet de cinquante brins de *cousa* le représente. Rech. Asiat., tom. VII, pag. 234.

<sup>4</sup> Voyez lect. III, où l'on fait naître Viswacarman du Vasou Prabhâsa. Cependant M. Wilson lui donne Brahman pour père. On le connaît encore sous le nom de Twachtri. C'est ce personnage qui passe pour avoir révélé aux hommes le quatrième Oupavéda, intitulé *Sthâpatya-véda*, et contenant divers traités sur soixante-quatre métiers et arts. Les livres sur cette sorte de matière portent en général le nom de *Silpisâstra*.

<sup>5</sup> Nom de Siva, *tricolus*.

belle du monde, et brille sur la terre, comme Amarâvatî dans le ciel. Emploie ta science et ton habileté à remplir mon vœu, et que ma demeure terrestre soit digne de ma demeure céleste. Que les mortels se trouvent éblouis de ma puissance, en voyant la prospérité de Dwâravatî et de la famille d'Yadou ».

Viswacarman reprit la parole, et dit au puissant Crichna, au protecteur des dieux : « Seigneur, j'exécuterai tout ce qui pourra vous plaire. Je vais faire de cette ville un séjour magnifique et convenable pour une nombreuse population. Dwâravatî verra autour d'elle quatre mers lui apporter le tribut de leurs ondes. Si le dieu des eaux consent à retirer ses flots, la ville n'en aura que plus de grandeur et d'agrément ». Il dit, et aussitôt Crichna, qui avait déjà conçu cette pensée, s'adresse à l'Océan, l'époux des rivières : « O Samoudra, si tu as pour moi quelque considération, que tes flots, rentrant dans le lit de la mer, découvrent une étendue de douze yodjanas. Cet espace, que tu nous auras laissé, donnera à la ville que je fonde la facilité de s'étendre et de s'environner d'un charmant pays ». D'après le vœu de Crichna, l'Océan donne ses ordres au vent, qui repousse les flots et laisse à sec une partie du lit de la mer. Viswacarman ne peut retenir sa joie en voyant ce large terrain que l'Océan vient de céder pour la ville de Crichna ; il dit à celui-ci : « O Govinda, que tout maintenant s'élève et grandisse sur cet heureux sol. Bientôt va se développer le plan que j'ai conçu : vous allez voir une ville couronnée de maisons magnifiques, de portes et d'arcs de triomphe, entourée de remparts et de tours, digne par sa beauté d'être la capitale du monde ». Le dieu n'oublia pas aussi de construire pour Crichna un vaste gynécée dans un quartier de la ville honoré par les dieux. Alors apparaît dans toute sa splendeur cette ville de Dwâravatî, ouvrage de la pensée de Viswacarman, véritablement digne de Vichnou. Elle dresse ses larges portes et ses brillants remparts ; forte de ses fossés et de ses retranchements, parée de ses tours, de ses murailles, de ses arcades, remplie d'une belle population en hommes et en femmes, et fréquentée par les marchands ; le grand nombre de ses élégants belvédères lui donne l'extérieur d'une ville aérienne qui viendrait se reposer sur la terre. Elle renferme de vastes bassins d'une eau limpide, des jardins délicieux ; pareille à une belle aux longs yeux dont tous les membres sont chargés de parures. Couverte de larges carrefours, d'édifices immenses, de mille et mille rues, de routes royales, elle est l'ornement des mers comme la ville d'Indra est l'ornement du ciel. Il semble que toutes les pierres précieuses de la terre s'y trouvent amassées : elle est un objet d'admiration pour les dieux, de terreur pour ses voisins. La masse de ses édifices déroberait aux regards des curieux la vue du ciel, et le bruit de ses habitants se répand au loin sur la terre, domaine de l'ancien Prithou.

Toujours rafraîchie par le vent qui s'élève de l'océan, elle présente encore en perspective à l'œil enchanté les bois lointains de l'Aroûpa. En voyant Dwâravatî, on dirait le firmament couvert d'astres étincelants : l'or remplit toutes les maisons, où retentissent des accents de bonheur ; ses portes, colorées par un enduit jaune<sup>6</sup>, ressemblent pour leur couleur au nuage doré par la lumière. Enfin tous les biens sont réunis dans cette ville où le chef des Yâdavas a fixé son séjour, ouvrage divin de Viswacarman, étincelant de mille pierres précieuses. Là, comme la lune éclaire le ciel, Crichna de son doux éclat charme les yeux de ce peuple fortuné. Viswacarman, après avoir exécuté son plan, et fait de Dwâravatî une seconde Amarâvatî, retourna au ciel, honoré par la reconnaissance de Govinda. Le sage Crichna ayant ainsi donné une patrie à ses concitoyens, voulut encore leur donner des richesses. Pendant la nuit il appela dans son palais un des compagnons de Couvéra, Sankha, le plus grand des Nidhis. Celui-ci, reconnaissant la voix d'Oupendra, accourut auprès du maître de Dwâravatî. Il se prosterna devant lui, et lui dit avec le même respect

---

<sup>6</sup> सौध, *sôdha*. Voyez lect. CXI, note 5.

qu'il parle à Couvéra : « Seigneur, je suis prêt à servir les projets des dieux: maître puissant des Yâdavas, j'attends vos ordres ». Hrichîkésa dit au chef des Gouhyacas<sup>7</sup> : « Répands tes richesses sur les pauvres de cette ville. Je ne veux voir en ces lieux aucun misérable, aucun infortuné: exauce la prière de tout malheureux qui viendra s'adresser à toi ». En recevant cet ordre, le grand Nidhi baissa la tête ; et dans Dwâravatî on fit savoir de maison en maison que des flots de richesses coulaient pour ceux qui en avaient besoin. A l'instant tous les pauvres allèrent puiser à cette source merveilleuse.

Crichna manda ensuite le dieu du vent ; et aussitôt celui par qui tous les êtres respirent vint se présenter devant le trône solitaire du maître divin, qu'il reconnaissait sous sa forme humaine. Disposé à servir les Yâdavas, il dit à Crichna : « Seigneur, que peut faire pour vous mon souffle rapide? Je suis le messenger des dieux, aussi bien que le vôtre ». Hari donna cet ordre secret à Mârouta, esprit du monde, apparaissant devant lui sous une forme visible : Maître des vents, va saluer le roi des dieux et les immortels ; enlève leur salle d'assemblée<sup>8</sup>, et apporte-la. Je veux que tous les héros Yâdavas, braves et vertueux comme ils sont, ne soient pas reçus dans un édifice humain et imité par l'art des ouvriers ; je désire qu'ils soient tous admis, comme des dieux, dans cette salle immortelle, descendue sur la terre sous une forme apparente ». Obéissant à l'ordre qu'il a reçu, le vent léger se transporte au séjour des dieux, salue tous les Souras, les instruit de la volonté de Crichna, prend la salle divine, revient sur la terre, la présente à Crichna et disparaît. Dans cette salle, sanctuaire de la justice, placée par le juste Késava au centre de Dwâravatî, siègent les princes Yâdavas avec la même majesté que les dieux siègent dans le ciel.

Ce fut ainsi que l'immortel Hari réunit tous les avantages du ciel, de la terre et de l'eau pour en parer sa ville chérie, comme un mari pare son épouse. Il établit des barrières, des corporations, des ordres dans l'état, des chefs dans l'armée<sup>9</sup> et dans l'administration<sup>10</sup>. Ougraséna fut le roi, Câsya le pontife<sup>11</sup>, Anâdhrichti le général, et Vicadrou le premier conseiller. Parmi les chefs de famille ce sage législateur choisit dix vieillards pour juger tous les différends. Le fils de Satyaka, Dârouca, guerrier distingué, et écuyer de Crichna, fut chargé du commandement des chars de guerre. Après avoir achevé cette création d'une ville toute nouvelle, le fondateur de Dwâravatî ne songea plus qu'à se livrer aux plaisirs avec les Yâdavas. Baladéva, par le conseil de Crichna, épousa la vertueuse Révatî, fille de Révata<sup>12</sup>.

---

<sup>7</sup> On donne ce nom, qui signifie *mystérieux*, aux Génies de la cour de Couvéra

<sup>8</sup> Le nom par lequel on désigne un semblable édifice est सभा, *sabhâ*.

<sup>9</sup> बलाध्यक्ष, *balâdhyakcha*.

<sup>10</sup> प्रकृतीश, *prakritîsa*.

<sup>11</sup> पुरोहित, *pourohita*. Câsya avait été l'instituteur de Crichna. Voyez lect. LXXXIX.

<sup>12</sup> Voyez lect. X.

## CENT-QUINZIÈME LECTURE. ENLÈVEMENT DE ROUKMINÎ.

Vêsampâyana dit :

Cependant le grand Djarâsandha cherchait à former une coalition de princes en faveur du roi de Tchédi, Sisoupâla, à qui il voulait faire épouser la fille de Bhîchmaca, Roukminî, toute brillante de parures d'or<sup>1</sup>. Ainsi se trouvaient rassemblés le puissant Souvaktra, fils de Dantavaktra, pareil dans les combats au dieu qui a mille yeux, et savant dans l'art de la magie ; le vaillant et robuste Soudéva, chef d'une armée redoutable, fils du roi de Pôndra et petit-fils de Vasoudéva ; le noble et courageux fils d'Ecalavya, le fils du roi Pândya<sup>2</sup>, le souverain de Calinga, l'invincible Ansumân, Sroutarwan, le Câlinga Ninoûrttasatrou<sup>3</sup>, le roi de Gândhâra, Patousa<sup>4</sup> célèbre par sa force, le prince de Câsi, tous les vaillants fils de Dhritarâchtra, Binda et Anoubinda, princes d'Avanti ; le roi de Bâhlîca, Bhagadatta, et Bhoûrisravas, redoutables par leurs troupes nombreuses ; Sâlwa, Sâlya, et le vaillant Countibhodja. Leurs suites réunies auraient pu former soixante-dix-sept armées complètes<sup>5</sup> ; et ils étaient rassemblés eux-mêmes dans le palais du prince Bhodja<sup>6</sup>, attendant que Roukminî se décidât à faire un choix.

Djanamédjaya dit :

Savant brahmane, dans quel pays était né Roukminî ? A quelle famille devait-il sa naissance, ce prince instruit dans nos saintes écritures ?

Vêsampâyana reprit :

Vidarbha avait été jadis le fils de l'Yâdava Djyâmagha<sup>7</sup> ; c'est lui qui fonda Vidarbha au midi du Vindhya. Il eut plusieurs fils célèbres par leur valeur et chefs de races royales, entre autres Cratha, Kêsica et Bhîma. Bhîma fut la souche d'une famille de rois Vrichnis. De Cratha descendit Ansumân, et de Kêsica, Bhîchmaca, souverain des pays du Dakchina<sup>8</sup>. Ce Bhîchmaca s'établit à Coundina, d'où il gouvernait ces provinces placées sous la protection d'Agastya<sup>9</sup>. Il eut un fils nommé Roukmin et une fille nommée Roukminî. Roukmin fut un héros qui reçut de Râma<sup>10</sup>, fils de Djamadagni, des armes divines, présent de Brahmâ, et qui prétendit rivaliser avec Crichna en prodiges de

---

<sup>1</sup> Ces mots sont ajoutés au nom de *Rouckminî*, pour en donner la signification. रुक्म, *roukma* veut dire or.

<sup>2</sup> Les deux manuscrits dévanâgaris portent *Pôndra*.

<sup>3</sup> e suppose qu'il y a deux princes de ce nom : plus loin on en verra un qui soutiendra le parti de Crichna. Voyez lect. XXXIV

<sup>4</sup> Le ms. dévanâgari de Paris donne *Praghana*.

<sup>5</sup> Ce sont ces armées qui portent le nom de अक्षौहिनी, *akchôhinî*.

<sup>6</sup> Ce mot est toujours un nom de famille : il s'applique ici au roi *Bhîchnaca*.

<sup>7</sup> Voyez lect. XXXVI.

<sup>8</sup> Le Dakchina, aujourd'hui le Dékan.

<sup>9</sup> Agastya contribua beaucoup à introduire dans la presqu'île la religion indienne. Le mont Vindhya, dans la mythologie, est le disciple de ce saint. Pour expliquer pourquoi le Vindhya est moins élevé que l'Himâlaya, on rapporte que s'étant un jour prosterné devant son maître, Agastya lui ordonna de rester dans cette posture afin de le punir de l'orgueil qui l'avait porté à vouloir cacher le soleil à une partie du monde. On ajoute que le saint ne lui ayant pas dit de se relever, le Vindhya attend encore qu'il revienne pour le lui commander.

<sup>10</sup> Ce Râma, comme on l'a vu, lect. XCV, avait fixé son séjour dans la presqu'île occidentale de l'Inde.

courage. Quant à Roukminî, c'était la beauté du monde la plus remarquable. Le fils de Vasoudéva en entendit parler, et la désira pour épouse : Roukminî, instruite aussi par la renommée de la puissance et de la valeur de Crichna, souhaita de l'avoir pour époux. Cependant le vaillant Roukmin ne voulait pas qu'elle fût accordée à Crichna, malgré tout le mérite qu'il lui reconnaissait, parce qu'il avait à lui reprocher la mort de Cansa. Le roi Djarâsandha proposa et fit agréer pour gendre au puissant Bhîchmaca le prince de Tchédi, Sisoupâla, à qui ses bonnes qualités avaient valu le nom de Sounîtha<sup>11</sup>. Un ancien roi de Tchédi, nommé Vasou<sup>12</sup>, et qui, dans le pays des Mâgadhas, forma l'établissement de Girivradja<sup>13</sup>, avait eu pour fils Vrihadratha. De Vasou descendait par ce Vrihadratha le puissant Djarâsandha ; un autre de ses descendants était Damaghocha, roi de Tchédi. Ce Damaghocha avait eu de Sroutasravas, soeur de Vasoudéva, cinq fils ardents et belliqueux, Sisoupâla, Dasagrîva, Rêbhya, Oupadisa et Balin, tous forts, courageux et habiles à manier les armes. Sisoupâla fut confié aux soins paternels de son parent Djarâsandha, qui le regarda comme son fils, et devint son protecteur.

Celui-ci, acharné contre les Vrichnis, engagea le prince de Tchédi, son pupille, dans sa querelle avec ces mêmes Vrichnis, qui n'auraient pas mieux demandé que de l'avoir pour ami. Djarâsandha avait eu Cansa pour gendre, et la mort de ce prince était le motif de la haine qu'il portait à Crichna, et par contre-coup aux Vrichnis. Il agit auprès de Bhîchmaca, et obtint de lui qu'il donnerait Roukminî à Sisoupâla. Lui-même, il conduisit à Vidarbâ<sup>14</sup> le prince de Tchédi : il fut joint dans cette ville par Dantavakra, par le sage Pôndra, fils de Vasoudéva, et par les rois d'Anga, de Banga et de Calinga. Aussitôt que Roukmin avait appris leur arrivée, il s'était présenté pour les recevoir, et les avait introduits dans la ville avec les plus grands honneurs.

Par amitié pour leur tante, Râma et Crichna étaient aussi venus, accompagnés des guerriers Vrichnis les plus distingués. Des chars magnifiques les avaient amenés ; ils avaient été traités avec honneur par l'intendant de Cratha et de Késica, mais ils n'avaient pas logé dans la ville.

La veille de son mariage, Roukminî, portée sur un char à quatre chevaux, se rendit en cérémonie au temple d'Indra, qui était hors des murailles<sup>15</sup>. Elle allait, dans tout l'éclat de sa parure et de sa beauté, et environnée de soldats, adresser sa prière à Indrânî<sup>16</sup>. Crichna la vit : brillante de mille attraits, éblouissante comme la flamme d'Agni, douce comme la lumière de la lune, c'est Lakshmî, c'est Mâyâ<sup>17</sup>, c'est la divine Prithivî apparaissant aux

---

<sup>11</sup> Il m'a semblé que les noms de *Sisoupâla* et de *Sounîtha* devaient être attribués la même personne, et que l'auteur employait indistinctement ces deux mots. *Sounîtha* veut dire *bene moratus*.

<sup>12</sup> Voyez lect. XXXII

<sup>13</sup> Parmi les montagnes qui appartiennent à la chaîne du Vindhya est le Gridhracoûta ou le pic du vautour : entre ce pic et le Sona sont les monts connus sous le nom de *Râdjagrîha*, où Djarâsandha avait établi sa demeure : on dit qu'on les appelle aussi *Giri-vradja*.

<sup>14</sup> Le mot *Vidarbâ* est employé ici au lieu de *Coundina*.

<sup>15</sup> Au nombre des épisodes sanscrits dont j'ai inséré la traduction dans l'ouvrage que j'ai publié sous le nom de *Monuments littéraires de l'Inde*, il s'en trouve un, extrait du Bhâgavata-pourâna, et qui a pour titre *Mariage de Roukminî*. Le lecteur pourra le consulter pour juger de la manière différente des deux poètes qui ont traité le même sujet.

<sup>16</sup> C'est l'épouse du dieu Indra, autrement nommée *Satchî*.

<sup>17</sup> On personnifie sous le nom de *Mâyâ* (*magia*) l'illusion des sens trompés par une création qui n'est pas réelle mais qui n'est qu'un jeu du pouvoir créateur, changeant continuellement les formes apparentes. *Mâyâ* est considérée comme la femme de Brahmâ, et la cause active et immédiate de la production des êtres.

mortels sous la forme d'une femme, c'est Srî, quittant son siège de lotus, et amenant avec elle le bonheur sur la terre ; c'est enfin la beauté que Crichna voit des yeux de l'âme, et que les Souras ne sauraient apercevoir. Elle séduit les yeux par les grâces et la fraîcheur de la jeunesse. Ses beaux yeux sont larges et allongés ; ses lèvres et les angles de ses yeux sont teints de la poudre du sandal ; tous ses membres sont doucement potelés, et un aimable embonpoint ajoute encore à l'agrément de ses charmes<sup>18</sup>. Sa face brille comme celle de la lune : ses ongles sont colorés avec le tounga<sup>19</sup>, son sourcil est élégant et ses cheveux noirs. Tout en elle est ravissant, un dos voluptueux, une gorge enchanteresse, des dents fines, blanches, rangées avec symétrie : rien n'égale dans le monde la beauté, la gloire, la magnificence de la divine Roukminî, se montrant aux regards d'une foule curieuse, sous un vêtement de lin jaune.

Crichna la contemple, et son amour s'enflamme, comme le feu du sacrifice sur lequel on jette l'offrande de beurre : toute son âme est concentrée en elle. Aussitôt il concerta avec Râma et les Vrichnis les moyens de l'enlever. Roukminî venait d'achever sa prière, et sortait du temple ; Crichna la saisit et la porte sur son char. On accourt pour la délivrer : Râma arrache un arbre, dont il frappe les assaillants. Ses compagnons prévenus prennent leurs armes, accourent de tout côté, et bientôt un rempart l'environne, formé de chevaux, d'éléphants et de chars magnifiques que surmontent de brillants étendards. Crichna prend le chemin de Dwâravatî avec la beauté qu'il vient de ravir, et cependant il confie la défense de sa cause à Râma, que secondent Youyoukliâna, Acroûra, Viprithou, Gada, Critavarman, Tchacradéva<sup>20</sup>, Soudéva, le vaillant Sârana, l'invincible Ninoûrttasatrou, Vidoûratha, habile à briser les rangs ennemis ; Canca, fils d'Ougraséna ; Satadyoumna, Râdjâdhidéva<sup>21</sup>, Mridoura, Praséna, Tchitraca, Atidânta<sup>22</sup>, Vrihaddourga<sup>23</sup>, Swaphalca, Satyaca, Prithou, enfin tous les premiers d'entre les Vrichnis et les Andhacas. Djarâsandha, Dantavaktra et le vaillant Sisoupâla, transportés de colère, avaient d'abord essayé d'arrêter Djanârddana par la force des armes. Le prince de Tchédi et ses frères, avec les rois d'Anga, de Banga, de Calinga et l'intrépide Pôndra, s'étaient précipités sur leur ennemi. Ils avaient été reçus par les héros Vrichnis, à la tête desquels brillait Balarâma, comme Indra à la tête des génies qui président aux vents. Djarâsandha s'élançait avec ardeur : Youyoudhâna le frappa de six flèches. Acroûra adressa à Dantavaktra neuf traits, auxquels le roi de Caroûcha répondit par dix flèches rapides. Viprithou perça Sisoupâla de sept dards et en reçut huit lancés par la main de ce héros. Le prince de Tchédi eut encore à essuyer six flèches de Gavéchin, huit d'Atidânta, et cinq de Vrihaddourga. Il riposta à chacun de ces guerriers par cinq traits : quatre de ses flèches tuèrent les quatre chevaux de Viprithou ; d'un coup<sup>24</sup> il abattit la tête de Vrihaddourga, et d'un autre, il blessa à la gorge l'écuyer de Gavéchin. Viprithou, dont les chevaux venaient d'être tués, monta rapidement sur le char de Vrihaddourga, et son écuyer alla remplacer celui de Gavéchin, dont il se mit à diriger

---

<sup>18</sup> पीनोरुजघनस्तनी, *pînoroudjaghanastanî*.

<sup>19</sup> *Rottleria tinctoria*, arbre connu aussi sous le nom de *pounnâga*, et dont les fleurs donnent une couleur jaune.

<sup>20</sup> Le manuscrit bengali porte *Vaktradéva*.

<sup>21</sup> Voyez lect. XXXVIII.

<sup>22</sup> Il me semble que c'est le même personnage que celui que la lecture XXXVIII appelle *Abhidânta*.

<sup>23</sup> Le manuscrit bengali porte *Vrihadvaktra*.

<sup>24</sup> L'arme dont il est ici question est appelée भल्ल, *bhalla*. M. Wilson dit que c'est une espèce de flèche particulière ; il ajoute que *bhalla* est une flèche dont la tête est en demi-cercle.



les chevaux rapides. Les deux héros, outrés de colère, saisissent leur arc et couvrent d'une grêle de flèches Sisoupâla dont le char voltige çà et là.

Tchacradéva frappa de sa flèche la poitrine de Dantavakra, et perça Patousa de cinq traits : ceux-ci lui renvoyèrent dix flèches acérées. Balin aussi lui lança dix traits, et en décocha de loin cinq à Vidoûratha. A son tour Vidoûratha lui envoya six flèches aiguës, dont le vaillant Balin se vengea par trente autres. Trois flèches furent lancées par Critavarman : l'une frappa le jeune prince, l'autre tua son écuyer, la troisième abattit son drapeau. Pôndra, animé d'un juste courroux, atteignit Critavarman de six traits, et d'une flèche décochée d'une main sûre brisa son arc. Ninoûrttasatrou attaqua le roi de Calinga et le frappa de neuf flèches : celui-ci de sa masse de fer<sup>25</sup> le blessa à l'épaule. Canca avec son éléphant vint assaillir l'éléphant du roi d'Anga, et toucha de sa massue le prince, qui lui-même, à son tour, le blessa de ses flèches. Tchitraca, Swaphalca, Satyaca, montés sur leurs chars de bataille, faisaient pleuvoir une grêle de traits sur les troupes du roi de Calinga. Râma, furieux, lançant un arbre entier au milieu des rangs ennemis, tua l'éléphant du roi de Banga et le roi lui-même. Après cet exploit, il monta sur un char, prit son arc et perça de ses flèches un grand nombre des compagnons de Kêsica. Six Cârôûchas, adroits à tirer de l'arc, et cent Mâgadhas tombèrent sous ses coups. Poursuivant sa victoire, il s'approcha de Djarâsandha. Le roi Mâgadha le frappa de trois flèches ; Râma, toujours excité par la colère, lui décocha huit traits, et d'une flèche encore plus sûre coupa son étendard doré. Ce fut là un combat terrible, pareil à ceux que se livrent les dieux et les Asouras. Une grêle de traits tombait de tout côté : les guerriers s'envoyaient mutuellement la mort : on voyait par milliers les éléphants s'abattre sur les éléphants, les chars sur les chars, les cavaliers sur les cavaliers, les fantassins sur les fantassins. Armés de boucliers, de lances, ou d'épées, les soldats couraient les uns sur les autres ; les têtes roulaient sur le champ de bataille. On entendait avec effroi le bruit des cimenterres qui tombaient sur les cuirasses, le sifflement des flèches qui volaient dans l'air, l'horrible concert des tambours, des conques, des timbales et des flûtes, le froissement des armes, et les vibrations menaçantes de la corde des arcs.

## CENT-SEIZIÈME LECTURE.

### MARIAGE DE ROUKMINÎ.

Vêsampâyana dit :

Cependant Crichna emmenait Roukminî. Roukmin, en apprenant l'enlèvement de sa soeur, avait, dans sa colère, déclaré devant Bhîchmaca que, si son bras manquait de punir le ravisseur, s'il ne ramenait pas Roukminî, jamais il ne reverrait Coundina. Aussitôt s'élançant sur son char, élevant son arme et son drapeau, il était parti, suivi d'une troupe nombreuse. Quelques princes du midi l'accompagnaient, tels que Cratha, Kêsica<sup>1</sup>, Ausoumân, Sroutarwan, le vaillant Vénoudâri, et les autres fils de Bhîchmaca, tous habiles à diriger un char de bataille. Après une longue route, non loin de la rivière de la Narmadâ,

---

<sup>25</sup> Cette arme porte le nom de तौमर, *tomara*.

<sup>1</sup> Il est singulier de voir au nombre des ennemis de Crichna les princes qui lui ont montré un si grand dévouement, lect. CVI. Mais, d'abord, ces mots désignent une famille dont tous les membres pouvaient ne pas avoir les mêmes sentiments ; ensuite le lecteur a dû s'apercevoir que l'ouvrage que nous traduisons semble composé de passages extraits de différents auteurs et liés avec plus ou moins d'adresse. De là viennent certaines répétitions et même certaines contradictions qu'il serait autrement difficile d'expliquer.

ils aperçurent Govinda avec la beauté qu'il enlevait. Roukmin, transporté de joie, fait arrêter son armée ; il s'approche du vainqueur de Madhou, et engage de dessus son char un combat singulier. Il frappe Govinda de soixante-quatre flèches, auxquelles celui-ci répond par soixante-dix ; le dieu fait plus, il abat le drapeau de son ennemi, et coupe la tête de son écuyer. En voyant le danger que court le prince en ce moment, tous les rois du midi entourent Crichna et aspirent à le frapper. Le courageux Ansumân lui lance dix flèches, Sroutarwan cinq, et Vénoudâri sept. Govinda perce à la poitrine Ansouniân, qui tombe sur le derrière de son char ; il tue de quatre flèches les quatre chevaux de Sroutarwan ; il abat l'étendard de Vénoudâri, et le blesse lui-même au bras droit. Sroutarwan est atteint de cinq flèches, et, embrassant son étendard, il tombe affaibli par la crainte. Cependant Cratha, Kêsica et les autres, du haut de leurs chars, font pleuvoir sur le fils de Vasoudéva une grêle de traits. Djanârddana brise leurs flèches avec ses propres flèches, et frappe ceux qui parmi ces guerriers se distinguent le plus. D'autres arrivent en courroux pour les seconder : soixante-quatre flèches du héros les mettent hors de combat. Roukmin, voyant son armée en déroute, ne se possède plus de colère : cinq de ses flèches aiguës frappent Kêsava à la poitrine ; trois autres blessent son écuyer. Alors Crichna, d'un coup vigoureux, abat l'étendard de Roukmin, le touche lui-même de soixante traits, et brise son arc entre ses mains. Roukmin, toujours acharné contre Crichna, prend un autre arc, et prouve par ses hauts faits que ses armes sont vraiment divines. Mais celles de Crichna ne sont pas moins merveilleuses : le héros repousse les attaques de son ennemi, et à la fin lui brise avec trois flèches son arc et le timon de son char. Roukmin, dont l'arc et le char sont rompus, prend son poignard et son bouclier, descend avec la rapidité de l'oiseau, et s'approche de Kêsava ; mais celui-ci, qui de l'oeil suit tous ses mouvements, lui brise son poignard entre les mains, et le frappe lui-même de trois flèches dans la poitrine. Le prince a perdu connaissance : il tombe, et sous son poids fait résonner la terre, comme le rocher qui vient d'être atteint de la foudre. Les flèches de Crichna vont ensuite percer les autres rois, qui, témoins de la chute de Roukmin, prennent la fuite.

Roukminî, voyant son frère étendu, immobile, sur la poussière, se jette aux pieds de son amant, et demande grâce pour un ennemi vaincu. Kêsava la relève, l'embrasse et calme ses frayeurs : il accorde la vie à Roukmin et reprend le chemin de Dwâravatî, où arrivent bientôt les autres Vrichnis et Râma, vainqueurs de Djarâsandha et de ses alliés.

Après le départ de Crichna, Sroutarwan revint sur le champ de bataille, porta Roukmin sur son char, et se rendit avec lui dans sa capitale ; mais Roukmin, constant dans ses sentiments d'orgueil, accomplit la résolution qu'il avait annoncée, s'il ne ramenait pas sa soeur, et il ne voulut pas rentrer dans Coundina. Il fonda dans le pays de Vidarbha une autre ville considérable, qui fut nommée Bhodjacata<sup>2</sup>, d'où il exerça une grande autorité sur le Dakchina. Le roi Bhîchmaca continua de résider à Coundina.

Quand Râma fut rentré à Dwâravatî avec l'armée des Vrichnis, Kêsava épousa<sup>3</sup> solennellement Roukminî, et trouva dans l'amour de son épouse le bonheur dont Râma<sup>4</sup> a joui avec Sîtâ, et Indra avec la fille de Pouloman<sup>5</sup>. Roukminî fut une épouse digne de Crichna, soumise à ses devoirs, remplie de vertu et de beauté. Elle eut dix fils, tous guerriers distingués, Tchârroudechna, Soudechna, le vaillant Pradyoumna, Souchéna,

---

<sup>2</sup> M. Wilson croit que c'est aujourd'hui Bhojpur. Il émet une autre hypothèse qui est contredite par le texte, quand il pense que Bhodjacata pouvait être dans le voisinage de Patna et de Bhâgalpour

<sup>3</sup> La cérémonie principale indiquée dans le texte est celle qui consiste à prendre la main de la fiancée, et qui s'appelle *Pânigraha*. Voy. lois de Manou, lect. III, sl. 43.

<sup>4</sup> C'est Râmatchandra, le fils de Dasaratha, le roi d'Ayodhyâ.

<sup>5</sup> Appelée *Satchî*.

Tchârougoupta, Tchâroubâhou, Tchâroubinda, Soutchârou, Bhadratchârou, et le brave Tchârou ; elle eut aussi une fille, nommée Tchâroumatî. Les fils de Crichna furent instruits dans la science du devoir, habiles dans l'art de la guerre, et terribles dans les combats. Le vainqueur de Madhou eut encore sept autres épouses distinguées par leurs qualités et leur naissance, la fille de Calinda Mitrabindâ, la vertueuse Nâgnadjitî, la fille du roi Djâmbavân la belle Rohinî<sup>6</sup>, la fille du roi de Madra, Sousîlâ, aux yeux charmants, la fille de Satrâdjit Satyabhâmâ, la douce et riante Lakchmanâ, et la petite-fille de Sivi<sup>7</sup>, Tanwî, belle comme une Apsarâ<sup>8</sup>. L'incomparable Hrichîkésa épousa encore seize mille autres femmes, qu'il satisfit toutes également : parées de robes superbes, elles voyaient chacun de leurs vœux accompli. Elles lui donnèrent des milliers de fils, qui furent tous des héros habiles dans la science des livres et dans celle des armes, courageux, adroits à diriger les chars de bataille, pieux dans leurs actions, magnifiques dans leurs sacrifices, doués de vertus et de force.

## CENT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

### MORT DE ROUKMIN.

Vêsampâyana dit :

Un long temps s'était déjà écoulé : le vaillant Roukmin voulut que sa fille se choisît un époux. A l'appel de ce monarque répondirent aussitôt beaucoup de rois et de princes, distingués par leur courage et leurs richesses : ils arrivaient de toutes les provinces. On vit paraître à cette fête Pradyoumna, entouré d'une élite de jeunes guerriers. La fille de Roukmin se nommait Soubhângî : au sang des rois de Vidarbha qui coulait dans ses veines elle joignait une beauté renommée par toute la terre. Elle vit Pradyoumna et l'aima : Pradyoumna fut également charmé par ses doux regards. Quand tous les princes furent réunis, Soubhângî choisit pour son époux le vaillant Pradyoumna, jeune, habile dans tous les genres de combats, superbe comme un lion, incomparable pour la beauté, et, pour dernier titre, fils de Késava. Elle aussi, jeune, belle et vertueuse, comme autrefois Nârâyanî<sup>1</sup> au milieu d'une pompeuse assemblée de rois, elle se sentit entraînée vers ce jeune héros. Le mariage se fit, et tous les princes reprirent le chemin de leurs capitales. Pradyoumna emmena son épouse à Dwâravatî : il en eut un fils, nommé Anirouddha, comparable à un dieu, et renommé entre tous les mortels pour ses hauts faits, son instruction dans la science des Vêdes, et les arts de la guerre<sup>2</sup> et de la politique<sup>3</sup>. Quand Anirouddha fut devenu homme, Roukmin songea à lui donner pour épouse une de ses petites-filles, aussi distinguée parmi les femmes que l'or parmi les métaux, et pour cette raison appelée Roukmavatî<sup>4</sup>. Ce monarque expérimenté connaissait par lui-même les qualités d'Anirouddha : d'ailleurs il était mû par son amitié pour Pradyoumna et par son

<sup>6</sup> Je suppose que c'est celle qu'on nomme ordinairement *Djâmbavatî*.

<sup>7</sup> Les manuscrits dévanâgaris disent : fille *de Séva*, ou *Sévyâ*, et le manuscrit bengali, *filles de Séna*.

<sup>8</sup> Les épouses de Crichna sont encore nommées dans la lecture CLX, et quelques-uns de leurs noms y sont différents : on lit *Soubhîma* au lieu de *Sousîlâ*, et *Soudattâ* au lieu de *Tanwî*.

<sup>1</sup> Je suppose que l'on désigne par ce mot *Roukrinî*, épouse de Crichna qui est *Nârâyana*.

<sup>2</sup> C'est ce qu'on appelle le Dhanour-vêda. Voyez la lecture LXXXIX, note 3.

<sup>3</sup> नीति, *nîti* : c'est l'art de se bien conduire, la morale.

<sup>4</sup> Voyez lect. CXV, note 1.

attachement à Roukminî. Il était bien encore le rival de Crichna, mais il n'était plus son ennemi. Il avait donc, dans sa sagesse paternelle, regardé cette union comme fort convenable. Késava se rendit à Vidarbhâ<sup>5</sup> avec une suite nombreuse, accompagné de Roukminî, de ses enfants, de Balarâma et des autres Vrichnis. Les rois, parents et amis de Roukmin, furent invités à cette fête ; et dans un jour propice, sous l'influence d'une constellation favorable, le mariage d'Anirouddha fut célébré avec une pompe extraordinaire. L'union de ce prince avec Roukmavatî fut le signal d'une grande joie parmi les Vêdarbhas et les Yâdavas. Les Vrichnis, honorés comme les immortels, se livrèrent à tous les plaisirs de cette fête, ainsi que le magnifique Vénoudâri, roi des Âsmacas<sup>6</sup>, Akcha, Sroutarwan, Tchânoûra, le fils de Cratha Ansumân, le courageux Djayatséna, le roi de Calinga, le roi de Pândya et celui de Richica<sup>7</sup>.

Ces princes du Dakchina, au coeur haut et fier, vinrent donner un conseil perfide à Roukmin, et lui dirent en secret : « Tu es habile au jeu de dés<sup>8</sup>; nous avons un grand désir de jouer. Râma aime aussi ce jeu, sans être fort adroit. Nous voulons le gagner avec toi: tout nous promet le succès, nous avons pour nous notre expérience et sa maladresse ». Tel fut le conseil de ces rois. Roukmin proposa une partie, et fit ouvrir une salle magnifique, ornée de colonnes et de guirlandes. Les princes, parfumés de l'eau de sandal, et parés de fleurs, vinrent se placer sur des sièges d'or, et se disposèrent à jouer. Baladéva fut défié par eux : « Volontiers, dit-il avec joie, nous allons tenter la fortune ». Les rois du Dakchina, poursuivant leur méchant dessein, étalaient des monceaux d'or, de perles, de pierres précieuses. Alors commence un jeu, qui est le tombeau du plaisir, qui produit le trouble, les querelles, la folie, les combats et la mort. Baladéva dépose pour son enjeu dix mille nichcas<sup>9</sup> d'or et plus. Malgré ses efforts, c'est Roukmin qui gagne la partie, son adversaire n'étant pas de force à lui résister. Le frère de Késava se hasarde encore une seconde et une troisième fois, et perd dix millions<sup>10</sup> de souvarnas. Emporté par le succès, Roukmin s'enorgueillit ; l'imprudent raille et gourmande le héros au soc homicide : « Tout cet or, s'écrie-t-il, est à moi. L'invincible Baladéva a été vaincu au jeu ». En entendant ces mots, le roi de Calinga se mit à rire, mais d'un rire indécent dans lequel il montrait toutes ses dents. Râma était indigné de la plaisanterie de Roukmin, qui augmentait pour lui le chagrin de la perte. Cependant, par politesse il sut se contenir, et renferma la colère que lui donnait le procédé de son adversaire. Le fils de Rohinî, calmant l'agitation de son âme : « Prince, dit-il, je parie l'énorme somme de cent milliards<sup>11</sup> : La tenez-vous ? Allons, faites tomber les

---

<sup>5</sup> Ce mot est ici pour *Bhodjacata*.

<sup>6</sup> Le Brahmânda-pourâna met le pays d'Asmaca au nombre des provinces de l'est ; ce pays devait être dans les montagnes, car le mot अश्मन् *asman* signifie *rocher, montagne*. Le Varâ-sanhita place un autre Asmaca dans le nord-ouest de l'Inde.

<sup>7</sup> On met le pays des Richicas parmi les provinces arrosées par la Hrâdinî ou Brahma-putra. Le Varâ-sanhita cite une province, qui s'appelle *Dêvârchika*, parmi celles du midi.

<sup>8</sup> Je crois que le jeu dont il est ici question n'était pas seulement un jeu de hasard : la science eût été inutile, s'il n'avait pas été possible de corriger les chances de la fortune par certaines combinaisons savantes. Ce devait être une espèce de trictrac : les dés se nommaient अक्ष *akcha*, et il y en avait, comme nous le verrons tout à l'heure, des noirs et des rouges. Voyez le VII<sup>e</sup> vol des *Rech ? asiat.* page 495.

<sup>9</sup> M. Wilson dit que c'est un poids auquel on donne des évaluations diverses. On le confond avec le *dînâra* de 32 *rettis* ; avec le *carcha* ou *souvarna* de 16 *mâchas* ; ou le *pala* de 4 ou 5 *souvarnas* ; ou le grand *pala* de 108 ou 150 *souvarnas*. Voyez lect. CXI, note 2.

<sup>10</sup> Ce nombre exagéré s'appelle *coti*.

<sup>11</sup> C'est-à-dire 10.000 cotis.

dés noirs et rouges sur ce brillant échiquier ». Ainsi parle le vaillant Balarâma à Roukmin, qui, sans répondre qu'il acceptait ou qu'il refusait, jeta les dés. La fortune, pour ce coup, se déclara contre lui<sup>12</sup> : Balarâma avait gagné loyalement. « Je refuse », dit alors Roukmin. Son adversaire contenait encore son ressentiment, et gardait toujours le silence. Comme pour le provoquer, le prince répétait en riant : « J'ai vaincu Baladéva ». Et Baladéva, à ces mots, sentait croître sa colère, et cependant s'abstenait de répondre. Mais son courroux ne connaît plus de bornes, dès qu'une voix forte et céleste eut fait entendre ces paroles au milieu des airs : « Baladéva a raison, il a loyalement gagné: qui ne dit mot consent<sup>13</sup> ». A ces accents d'une voix divine qui l'approuve, Sancarhana se lève ; sa colère longtemps contenue éclate : il oublie que la personne qui l'a offensé est frère de Roukminî ; il saisit le large échiquier<sup>14</sup> d'or, en frappe Roukmin et le renverse à terre. Il poursuit le cours de sa vengeance ; d'un autre coup il brise les dents du roi de Calinga : dans sa fureur il rugit comme le lion. Son poignard à la main, il effraie les autres princes ; aussi vigoureux qu'un éléphant, il arrache une des colonnes d'or de la salle, et la brandissant en forme de massue, il sort du palais, laissant glacés de terreur Cratha, Kêsica et leurs compagnons.

Après avoir donné la mort au perfide Roukmin, et porté dans l'âme de ses ennemis la crainte que le lion inspire aux faibles habitants des bois, Râma se retira, entouré de tous les siens, sous les tentes des Yâdavas, et déclara à Crichna ce qui venait de lui arriver. Crichna ne put rien lui répondre ; mais Roukminî, en apprenant la mort de son frère bien-aimé, déplora son malheur, et s'écria les larmes aux yeux : « Il est donc mort de la main de Râma, au milieu d'un jeu, et sous le coup d'un échiquier, le plus vaillant des héros, vainqueur des plus nobles

guerriers, comparable au dieu du tonnerre, ce prince qui n'avait pas succombé sous la valeur de Crichna! ».

Les Vrichnis et les Andhacas furent consternés de la catastrophe dont venait d'être victime le vaillant fils de Bhîchmaca, instruit par le petit-fils de Bhrigou lui-même à manier l'arme terrible de ce héros, habile dans l'art des combats et constant dans le culte qu'il rendait aux dieux.

O roi, je viens de te raconter la fin tragique de Roukmin, source nouvelle de haine contre les Vrichnis, qui, rassemblant alors tous leurs bagages, prirent le chemin de Dwâravatî, protégés par Crichna et Baladéva.

---

<sup>12</sup> Il y a ici un mot qui désigne le coup que fait Balarâma : c'est चतुराक्ष, *tchâtourakcha*, qui signifie les quatre dés. Voyez au 2<sup>e</sup> acte du *Mritchthacatî* le monologue du joueur.

<sup>13</sup> Ce proverbe est trivial, mais il me semble qu'il rend bien le sloca :  
अनुक्त्वा वचनं किञ्चित् प्राप्तो भवति कर्मणा । मनसा समनुज्ञातं तत् स्यादित्यवगम्यतां ॥

<sup>14</sup> Cet échiquier s'appelle अष्टपाद, *achtâpada*, sans doute à cause des huit cases qu'il présente de chaque côté.